Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lacolonelroquebr00ohne

Le
Colonel Roquebrune

Drame en 5 actes et 6 tableaux

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 24 décembre 1896.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LES BATAILLES DE LA VIE

Serge Panine, *ouvrage couronné par l'Académie française,* 178e édition. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50
Le Maître de Forges, 322e édition. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50
La Comtesse Sarah, 194e édition. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50
Lise Fleuron, 124e édition. — 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50
La Grande Marnière, 176e édition. — 1 volume grand in 18. . . . . 3 fr. 50
Les Dames de Croix-Mort, 108e édition. — 1 volume grand in-18 . . . . . 3 fr. 50
Volonté, 132e édition. — 1 volume grand in-18 . . 3 fr. 50
Le Docteur Rameau, 122e édition. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50
Dernier Amour, 104e édition. — 1 vol. grand in-18. 3 fr. 50
Dette de Haine, 80e édition. — 1 vol. grand in-18. 3 fr. 50
Nemrod et Cie, 80e édition. — 1 vol. grand in-18. . 3 fr. 50
Le Lendemain des Amours, 80e édition. — 1 volume grand in-18 . . . . . 3 fr. 50
Le Droit de l'Enfant, 80e édition. — 1 vol. gr. in-18 3 fr. 50
La Dame en Gris, 68e édit. — 1 vol. gr. in-18 . . 3 fr. 50
L'Inutile Richesse, 68e édit. — 1 vol. gr. in-18. . 3 fr. 50

Noir et Rose, 82e édition. — 1 vol. gr. in-16 . . . 3 fr. 50
L'Ame de Pierre, 1 volume grand in-16. Illustrations de E. Bayard . . . . . 3 fr. 50
Les Vieilles Rancunes. Illustrations de Simonaire, 1 volume in-4° écu . . . . . 10 fr.
La Fille du Député (*Collection Ollendorff illustrée*). Illustrations de René Lelong. — 1 vol. in-32 colombier. . 2 fr.

THÉATRE

Régina Sarpi, drame en cinq actes. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »
Marthe, comédie en quatre actes. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »
Serge Panine, pièce en cinq actes. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »
Le Maître de Forges, pièce en quatre actes et cinq tableaux. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »
La Comtesse Sarah, comédie en cinq actes (*Gymnase*). — 1 volume grand in-18 . . . . . 2 fr. »
La Grande Marnière, drame en huit tableaux (*Porte-Saint-Martin*). — 1 volume grand in-18 . . . . . 2 fr. »
Dernier Amour, pièce en quatre actes (*Gymnase*). — 1 vol. grand in-18. . . . . 2 fr. »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser pour traiter, à M. Paul Ollendorff, éditeur, 28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

GEORGES OHNET

Le Colonel Roquebrune

Drame en 5 actes et 6 tableaux

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU 28 *bis*,

1897

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PERSONNAGES

ROQUEBRUNE	MM.	COQUELIN AINÉ.
FOUCHÉ		SAINT-GERMAIN.
HENRI DE RIMBERT		VOLNY.
COMTE DE MOIGNEVILLE		DESJARDINS.
MARQUIS DE VÉRANDIAS		SEGOND.
ROUQUIN		JEAN COQUELIN.
LA CHABRAQUE		GRAVIER.
D'ESCONGIS		LIVÉRANI.
DE VILLERAMÉE		JEANDRIEU.
MAJOR RANDAL		RAMY.
RÉMY		RIVOIRE.
GRINGOIRE		MALLET.
DAVOUT		NOIZEUX.
MORTIER		ALBERT.
MAISON		GANGLOFF.
SAVARY		BOURGEOIS.
LAMPÉRIER		LESSUOR.
THÉZARD		LECLERC.
ROMEUF		CERIZÉ.
FOUDRAS		DEROY.
EXELMANS		PRAD.
SAINT JEAN		LARIVE.
JOSEPH		CHABERT.
UN HOMME DU PEUPLE		JULES.
UN SERGENT		RATINEAU.
UN OUVRIER		FRANCESCHI
UN PORTIER-CONSIGNE		SAMSON.
UN GARDE NATIONAL		DIDIER.
NAPOLÉON		DESMONT.
EMILIENNE DE RÉVAL	Mmes	J. BRINDEAU et LAURE FLEUR.
THÉRÈSE DE RÉVAL		ESQUILAR.
LA MARQUISE		PATRY.
MARGOT		NAUDY.
DÉBORAH		GIESZ.
UNE SŒUR TOURIÈRE		DUPEYRON.

Pour la mise en scène détaillée s'adresser à M. PÉRICAUD, régisseur-général du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

LE COLONEL ROQUEBRUNE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

L'auberge du Sabot-Rouge à Versailles. — Une salle donnant sur un jardin. — Fenêtre à droite dans un pan coupé. — Porte à gauche dans un pan coupé. — Porte au premier plan, à gauche. — Une petite table, à gauche, premier plan et une grande, au fond, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGOT, LA CHABRAQUE, ROUQUIN, JOSEPH.

Au lever du rideau, Joseph, La Chabraque et Margot sont à la fenêtre. Rouquin, assis près de la table à gauche, une consommation devant lui.

MARGOT.

Et maintenant, ceux qui défilent au trot ?.. Oh! les jolis uniformes!

LA CHABRAQUE.

4e hussards... Fameuses troupes, mon enfant, et qui ne craignaient pas de se peigner en ligne avec des cuirassiers... On en a été.

MARGOT.

C'était votre régiment, monsieur La Chabraque. Oh! pardon, monsieur François.

LA CHABRAQUE.

Dites La Chabraque, aimable fille, vous en aurez la valicence comme les vieux de la vieille... qui me pleurent à l'escadron.

MARGOT.

Oh! regardez!... Voici de la cavalerie rouge montée sur des chevaux gris.

LA CHABRAQUE.

Peuh! Maison du Roi... Compagnie Marmont... Tous des beaux fils qui nous sont arrivés d'Allemagne ou de Bretagne... des Chouans ou des soldats de Condé... Malheur! Ça a plus de galons d'or sur l'habit que je n'ai de coups de sabre sur le corps... Ça se pavane dans les hauts grades et pendant ce temps-là les grognards sont en demi-solde!

JOSEPH, montrant Rouquin.

Chut! Pas si haut! Nous ne sommes pas seuls.

LA CHABRAQUE.

Qu'est-ce que j'ai à craindre, puisqu'on m'a fendu l'oreille? Je suis bourgeois, j'ai bien le droit de parler comme un bourgeois.

JOSEPH.

Il y a aujourd'hui à Versailles des gens qui ne sont pas du pays et qui ont de drôles de figures.

LA CHABRAQUE.

Ils sont venus assister à la revue.

MARGOT.

Je crois plutôt qu'ils sont venus observer ceux qui y assistent.

LA CHABRAQUE.

Des mouchards.

MARGOT.

Il y en a partout dans ce temps-ci... Ah! voici l'Etat-Major qui se met en mouvement... C'est M. le comte d'Artois... Quel est le général qui vient auprès de lui?

LA CHABRAQUE.

Le duc de Raguse... le Judas! Ah! mille millions de massacres!...

Cris.

JOSEPH.

Ecoutez comme on crie.

LA CHABRAQUE.

Oui, vive le Roi! C'était bien autre chose quand on criait : Vive l'Empereur! Fallait entendre ça sur un champ de bataille, quand l'autre arrivait au galop, avec sa redingote grise et son petit chapeau... Ah! oui, on criait, là, ma petite... Mais ces cris-là ne sortaient pas du gosier, comme en ce moment-ci... (Cris. — Musique.) Ils venaient du cœur!

JOSEPH, il descend en scène.

C'est fini... Ah! c'était beau!... Et on était bien tranquille. Maintenant, il va falloir désaltérer tous ces gens-là, qui sont restés pendant deux heures au

soleil. (Cris et coups frappés sur des verres à la cantonade.) Tenez, ça commence... Voilà! Voilà!

SCÈNE II

LES MÊMES, GRINGOIRE, MOIGNEVILLE.

GRINGOIRE.

Eh bien! Joseph! Margot! Les consommateurs s'impatientent.

JOSEPH.

On y va, patron, on y va.

Il sort par la gauche, pan coupé.

MARGOT.

Si au moins c'étaient des militaires.

Elle suit Joseph.

GRINGOIRE, allant à la baie du fond.

Veuillez prendre la peine d'entrer, monsieur le comte.

MOIGNEVILLE.

Conduisez-moi auprès de madame la marquise de Réval.

GRINGOIRE.

Madame la marquise vient de rentrer avec ses deux nièces, elle est dans l'appartement de M. le baron de Rimbert.

MOIGNEVILLE, il voit Rouquin qui se tourne et lui fait signe.

Ou plutôt prévenez ces dames que je suis ici. Je les attendrai au jardin.

LA CHABRAQUE.

Ne vous dérangez pas, maître Gringoire... je monte chez mon capitaine et préviendrai madame la marquise.

Il sort par la gauche, premier plan.

GRINGOIRE.

Merci, monsieur François. Monsieur le comte, je vous demande la permission de vous laisser... Il y a ici, dans ce moment, un petit coup de presse.

MOIGNEVILLE.

Faites, mon ami, je n'ai besoin de personne. J'attendrai fort bien seul.

Gringoire sort.

SCÈNE III

MOIGNEVILLE, ROUQUIN.

ROUQUIN, s'avançant vivement.

Monsieur le comte, notre homme est ici.

MOIGNEVILLE.

Depuis quand?

ROUQUIN.

Depuis ce matin, dix heures... Arrivé par la diligence, lui dans l'intérieur, moi sur l'impériale.

MOIGNEVILLE.

Les renseignements qui nous le signalaient étaient exacts.

ROUQUIN.

Minutieusement exacts.

MOIGNEVILLE.

Il a débarqué à Toulon.

ROUQUIN.

Venant de l'île d'Elbe...

MOIGNEVILLE.

Sous le nom de Passerieu, capitaine au long cours.

ROUQUIN.

Il a gagné Grenoble où il a vu le colonel Labédoyère. Puis il est allé à Besançon, où il a rencontré le général Coutard. Il est descendu à Reims, où il a passé deux heures à la caserne du 27e de ligne, colonel Bruneau. Avant-hier, il était à Lille où il a vu le comte Drouet d'Erlon. Pendant tout ce temps-là, il a admirablement soutenu son personnage de méridional et, si je n'avais pas su à qui j'avais affaire, j'aurais pu croire que je suivais un marin en retraite, voyageant pour les huiles ou le savon, et non point...

MOIGNEVILLE.

Le colonel Roquebrune, aide-de-camp de l'empereur. Et présentement où est-il?

ROUQUIN.

Il regarde défiler les soldats sur la place d'armes, en fumant son cigare, avec un air si bonhomme qu'on le prendrait pour le plus paisible des bourgeois.

MOIGNEVILLE.

Pourquoi l'avez-vous quitté?

ROUQUIN.

Parce qu'il a déposé son porte-manteau ici et

qu'il a déclaré qu'il reviendrait déjeuner... J'étais donc sûr de le retrouver. Et puis, comme M. le comte m'avait donné rendez-vous, pour ce matin, dans cette auberge, j'ai pensé que c'était le but final du voyage de celui que j'étais chargé de suivre.

MOIGNEVILLE.

Comment est-il vêtu pour que je le reconnaisse?

ROUQUIN.

Il porte une redingote bleue, un pantalon couleur cannelle, des gants de castor, un chapeau gris. Il a le teint très coloré, un fort accent de la Canebière!

MOIGNEVILLE.

En effet, il doit être méconnaissable... Sur votre parcours, qu'avez-vous appris?

ROUQUIN.

Des nouvelles très contradictoires... Suivant les uns, l'empereur aurait débarqué sur les côtes d'Italie, pour se mettre à la tête de l'armée de Murat et attaquer les Autrichiens. Suivant les autres, le tyran aurait abordé sur la côte de Provence et se dirigerait vers le Dauphiné. Mais, traqué par les populations, mourant de faim, il errerait dans les gorges des montagnes où il ne tarderait pas à être détruit avec la poignée d'hommes qu'il traîne à sa suite.

MOIGNEVILLE.

Et qu'avez-vous conclu de tout cela?

ROUQUIN.

Que l'usurpateur devait en effet préparer un coup et que le colonel... je veux dire le capitaine Passe-

rieu était un émissaire chargé de porter le mot d'ordre aux impérialistes... Et comme mon homme paraissait parfaitement tranquille et sûr de son affaire, j'en ai conclu que la situation devait être fort grave.

MOIGNEVILLE.

C'est bien, monsieur Rouquin, continuez à suivre le colonel, et, quand vous serez à Paris, pas un mot au ministère, à qui que ce soit, vous m'entendez... même au ministre. Sachez être discret, vous en serez récompensé.

ROUQUIN.

Monsieur le comte, votre serviteur très humble. (A part.) Pas un mot au ministère... Pour qui donc travaille-t-il? Est-ce pour les Bourbons, pour l'Empereur, ou pour lui-même?

Il sort.

SCÈNE IV

MOIGNEVILLE, seul.

Maintenant, il s'agit de faire partir la marquise avant que notre homme ne rentre... La voici...

Entrent : Madame de Réval, Emilienne, Thérèse et La Chabraque.

SCÈNE V

MOIGNEVILLE, MADAME DE RÉVAL, ÉMILIENNE, THÉRÈSE, LA CHABRAQUE.

MADAME DE RÉVAL.

Ce bruit de tambours, de trompettes, ces acclamations, ce mouvement et ce soleil de mars m'ont rompu la tête... J'ai une migraine folle! Mon cher monsieur de Moigneville, vous auriez vraiment pu choisir, pour nous faire assister à cette revue, une fenêtre qui fût à l'ombre...

ÉMILIENNE, riant.

Ma tante, vous vous seriez plainte du froid.

MADAME DE RÉVAL.

Mais non, ce printemps de 1815 est brûlant comme un été... Il y a partout des feuilles aux arbres... Tenez, dans ce jardin, les marronniers sont en fleurs.

THÉRÈSE.

Et tout à l'heure d'une maison on jetait des bouquets de violettes à la troupe.

LA CHABRAQUE, à part.

Ça, ce n'est peut-être pas qu'une question de température.

MOIGNEVILLE.

Si vous êtes fatiguée, madame la marquise, je vais faire dire de mettre les chevaux à la voiture... Et, aussitôt que votre neveu sera revenu vous dire adieu, vous pourrez regagner Paris.

ÉMILIENNE.

Oh! oui. Par les bois, le retour sera charmant.

THÉRÈSE.

Nous pourrons nous arrêter à Saint-Cloud, pour déjeuner au bord de l'eau.

LA MARQUISE.

Eh bien! C'est entendu... François, prévenez mon cocher et, aussitôt que M. de Rimbert rentrera, avertissez-nous. Allons nous asseoir dans le jardin.

Elle sort avec Moigneville et La Chabraque par la gauche.

SCÈNE VI

ÉMILIENNE, THÉRÈSE, VÉRANDIAS.

VÉRANDIAS, il entre par la gauche, pan coupé et après avoir regardé si on ne le voit pas, il s'avance vers Emilienne.

Mademoiselle!...

ÉMILIENNE.

Prenez garde... La marquise est dans le jardin.

Vérandias va à la table où était Rouquin.

THÉRÈSE.

Oh! Émilienne, tu m'avais juré que tu ne parlerais plus jamais à ce jeune homme, que tu ne penserais même plus à lui, et le voilà qui tourne encore autour de toi...

ÉMILIENNE.

J'ignorais qu'il fût ici... c'est le hasard seul.

THÉRÈSE.

Ne mens pas ! A quoi bon ?

ÉMILIENNE.

Je t'en supplie, laisse-moi lui parler un instant. Reste à l'entrée du jardin, que personne ne puisse me surprendre.

THÉRÈSE.

Ah ! Imprudente et folle !

Elle sort.

SCÈNE VII

ÉMILIENNE, VÉRANDIAS.

VÉRANDIAS.

Chère Émilienne !... Que de grâces je vous dois.

ÉMILIENNE.

Vite, expliquez-vous. Voyez quelle peine j'ai à vous accorder deux minutes d'entretien.

VÉRANDIAS.

Me les reprocherez-vous, à moi qui suis si malheureux, vous adorant, d'être obligé de vous quitter ?

ÉMILIENNE.

Vous partez ?

VÉRANDIAS.

Avec toute la Maison du roi.

ÉMILIENNE.

Quand cela ?

VÉRANDIAS.

Demain... Et peut-être ne nous reverrons-nous jamais !

ÉMILIENNE.

Comment ?

VÉRANDIAS.

Je puis être tué : on va se battre.

ÉMILIENNE.

Contre qui ?

VÉRANDIAS.

Contre les soldats de Bonaparte... On cache le plus qu'on peut son retour, mais il est en France, il vient à marches forcées...

ÉMILIENNE, avec émotion.

Bonaparte !... Alors...

VÉRANDIAS.

Oui. Alors Roquebrune l'accompagne, et si l'Empereur est victorieux, il rentre dans sa capitale et vous épousez celui auquel il vous avait destinée.

ÉMILIENNE.

Armand !

VÉRANDIAS.

Vous comprenez maintenant combien je souffre... Et partir, après vous avoir vue seulement quelques secondes dans cette salle d'auberge : le triste adieu !... Oh ! Émilienne, si vous m'aimiez...

ÉMILIENNE.

Vous savez bien que je vous aime.

VÉRANDIAS.

Prouvez-le moi, une dernière fois... ce soir...

ÉMILIENNE.

Oh! non! non! c'est impossible!

VÉRANDIAS, suppliant.

Pourquoi? Je viendrai à la petite porte du jardin; votre fidèle servante m'ouvrira et, dans le pavillon... Ne fût-ce qu'un quart d'heure, Émilienne, je vous en supplie. Il y va de ma vie... Je sens que si je suis sûr de vos regrets, de votre tendresse, je survivrai au combat qui se prépare... Et alors, rien ne pourra faire que nous ne soyons l'un à l'autre.

THÉRÈSE, reparaissant.

Émilienne... Émilienne...

VÉRANDIAS.

Eh bien?

ÉMILIENNE.

J'ai juré de ne plus vous recevoir.

VÉRANDIAS.

Alors, vous voulez donc que je meure!... Émilienne, par grâce... une dernière fois...

ÉMILIENNE.

C'est une folie! Mon Dieu! Eh bien! oui!

VÉRANDIAS.

Je vous aime.

ÉMILIENNE.

Partez!

Elle sort dans le jardin avec Thérèse.

VÉRANDIAS.

Allons! je ne serai pas venu ici pour rien!

Il prend son manteau qu'il a posé sur une chaise et s'apprête à sortir.

SCÈNE VIII

VÉRANDIAS, MOIGNEVILLE.

MOIGNEVILLE, revenant du jardin.

Ah! monsieur de Vérandias... Monseigneur le duc d'Angoulême serait-il à Versailles?

VÉRANDIAS.

Pas encore, monsieur le comte. Je suis détaché de l'État-Major, comme fourrier, pour préparer les logements. Son Altesse n'arrivera que ce soir.

MOIGNEVILLE.

Quand vous êtes parti, on ne savait rien de nouveau au Pavillon de Marsan?

VÉRANDIAS, riant.

Eh! c'est vous, messieurs du ministère, qui nous fournissez les nouvelles. Nous ne savons que ce que vous voulez bien nous dire.

MOIGNEVILLE.

Oh! nous avons notre police, mais vous avez la vôtre. Le roi a aussi la sienne... Voilà, si je sais compter, trois polices connues... Sans compter la police de M. Fouché, la seule secrète et la plus puissante.

VÉRANDIAS.

Mais il n'est plus rien, M. Fouché. Comment M. de Bourienne, ministre de la police, lui permet-il d'aller sur ses brisées?...

MOIGNEVILLE.

Parbleu! Demandez plutôt comment M. Fouché

permet à M. de Bourienne d'exercer son ministère? Le vrai, le seul maître de la police, c'est M. Fouché... Nos agents ne connaissent que lui. Et le Roi ordonnerait demain — non, ce soir, ce serait plus sûr — d'arrêter M. Fouché, que je ne jurerais pas qu'à sa place on ne coffrerait pas M. de Bourienne!

VÉRANDIAS.

Au diable! Entre Fouché, l'ancien oratorien, le régicide, et Bourienne, l'ex-secrétaire de Bonaparte, je ne fais guère de différence... Pour moi, ce sont deux coquins!

MOIGNEVILLE.

Monsieur le marquis, pour un policier, l'important est de ne pas être un imbécile!

VÉRANDIAS, riant.

Monsieur le comte, vous êtes sévère pour votre administration. Mais je dois croire que vous la connaissez bien!... Je vous prie de m'excuser, il faut que je me rende auprès de M. le maréchal Marmont.

MOIGNEVILLE.

Assurez-le de tout mon dévouement.

VÉRANDIAS, riant.

Pardieu! je préférerais que vous puissiez nous assurer du sien!

Il sort et se croise avec M. de Rimbert.

SCÈNE IX

MOIGNEVILLE, RIMBERT.

RIMBERT.

Bonjour, mon cher comte... Quel est cet officier avec qui vous causiez?

MOIGNEVILLE.

Le marquis de Vérandias, capitaine aux compagnies rouges, favori du duc d'Angoulême, très bien en cour, la coqueluche des dames, la terreur des hommes, bourreau des crânes et des cœurs... Une peste, pour dire le vrai. Mais laissons cela. Vous êtes libre?...

RIMBERT.

Libre de déjeuner, oui, mais voilà tout. Les troupes sont consignées... Défense de quitter Versailles. Je vais donc avoir le regret de ne pouvoir reconduire ma tante et mes cousines à Paris... Elles sont là?

MOIGNEVILLE.

Dans le jardin, sous la tonnelle.

RIMBERT.

Vous m'accompagnez?

MOIGNEVILLE.

Non! j'ai quelques ordres à donner.

RIMBERT.

Alors, à tout à l'heure!

Il disparaît par le fond.

SCÈNE X

MOIGNEVILLE, puis ROQUEBRUNE, sous le nom de Passerieu, puis JOSEPH.

MOIGNEVILLE, tirant sa montre.

C'est l'heure à laquelle mon homme doit venir... Parbleu! exactitude militaire... le voici!

ROQUEBRUNE, il frappe sur la table, fort accent marseillais.

Holà? garçon!

JOSEPH.

Voilà! Voilà!

ROQUEBRUNE.

Une canette!... J'étrangle de soif! Ah! fait bon de s'asseoir!

Il s'installe.

MOIGNEVILLE, s'avançant.

Pardon, monsieur, n'est-ce pas au capitaine Passerieu, que j'ai l'honneur de parler?

ROQUEBRUNE.

Lui-même, en personne naturelle. Passerieu de Marseille, capitaine propriétaire du brick le *Bon-Ami*!...

MOIGNEVILLE.

Alors, c'est bien à vous que j'ai affaire.

ROQUEBRUNE.

Je ne demande pas mieux... Expliquez-vous... Je suis tout oreilles.

MOIGNEVILLE.

Qu'auriez-vous à répondre à quelqu'un qui vous dirait : Fouché?

ROQUEBRUNE.

Je lui répondrais : Otrante.

MOIGNEVILLE.

Ce sont bien les mots de reconnaissance. Je suis celui vers qui l'on vous envoie.

ROQUEBRUNE.

Je m'en doute... Que dois-je faire?

MOIGNEVILLE.

Trouvez-vous, demain, à midi, sur le boulevard, devant le Pavillon de Hanovre, et suivez l'homme qui vous montrera une carte pareille à celle-ci... Il vous conduira auprès de ceux qui vous attendent.

ROQUEBRUNE.

C'est bien. On y sera.

MOIGNEVILLE, à l'oreille.

Bonne chance, colonel.

ROQUEBRUNE.

Vous faites erreur. Je ne suis que capitaine.

MOIGNEVILLE.

Eh bien! capitaine, n'allez pas dans le jardin. Vous y trouveriez des personnes que vous ne devez pas rencontrer.

Il le salue et sort.

SCÈNE XI

ROQUEBRUNE, puis LA CHABRAQUE.

ROQUEBRUNE, sans accent, et avec une grande émotion.

Elle est là! (Il va vers la porte du fond.) Oui, je la vois, assise sous la tonnelle... Thérèse est auprès d'elle et Henri leur parle à toutes deux... Heureux garçon! Il n'a pas d'autre préoccupation que sa tendresse, lui... Il n'est attaché qu'à la femme qu'il adore! Son amour est son seul maître! Allons! mordieu! mon autre maître, à moi, vaut bien qu'on le serve et qu'on oublie, pour un instant, tout ce qui n'est pas sa fortune et sa gloire! (Redescendant.)

Il ne faut pas que je reste là, je ferais quelque sottise! (La Chabraque entre.) La Chabraque!... Voyons, si mon déguisement est bon... (Avec l'accent.) Hé! mon brave!... Car je ne me trompe pas, c'est bien à un ancien que je m'adresse.

LA CHABRAQUE.

Sans me flatter, vous pouvez le dire!

ROQUEBRUNE.

Connaissez-vous ici un jeune capitaine qui se nomme le baron de Rimbert?...

LA CHABRAQUE.

M. de Rimbert. Il est arrivé, hier soir, d'Epernay avec son régiment, le 4e hussards, et il loge dans cette auberge, qui est pleine d'officiers.

ROQUEBRUNE.

Eh! je le sais bien : on n'a pas seulement pu me découvrir un cabinet pour coucher; j'ignore si l'on pourra trouver à me nourrir et pour le quart d'heure, couvert de toute la poussière de la grande route, je ne sais, pour me laver les mains, où dénicher une cuvette.

LA CHABRAQUE.

Servez-vous de votre chapeau!

ROQUEBRUNE, avec sa voix naturelle.

Ou de ton bonnet de police, La Chabraque!

LA CHABRAQUE, avec stupeur, portant les mains à son front et au port d'armes.

Mon colonel!...

ROQUEBRUNE.

Chut! Traite-moi comme un pékin : je ne dois pas être reconnu. Et mène-moi à la chambre d'Henri.

LA CHABRAQUE.

A vos ordres. Ah! mon colonel! Quelle joie de vous revoir! Mais Sa Majesté, l'Empereur, le père La Violette?... Vous l'avez donc quitté?

ROQUEBRUNE.

Tais-toi, bavard, et fais ce que je t'ai dit. Quand madame de Réval et ses nièces seront parties, tu viendras m'avertir... Allons, passe devant.

LA CHABRAQUE.

Par obéissance.

Ils sortent.

SCÈNE XII

GRINGOIRE, JOSEPH, MARGOT.

GRINGOIRE.

Allons! chaud! chaud! La table pour MM. les officiers... (Ils prennent la table du fond, toute garnie, et la descendent en scène, à droite.) Ils vont arriver tout à l'heure pour déjeuner, affamés et rien ne sera prêt... Ils tireront les oreilles à Joseph.

JOSEPH, plaçant les chaises avec Margot.

Bah! patron! Ils sont bons enfants! Ils aimeront mieux embrasser Margot.

GRINGOIRE, faisant la grimace.

Au fait, Margot, tu resteras avec moi, à la cuisine.

MARGOT.

Comme ça sera amusant!...

Margot et Joseph sortent.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MOIGNEVILLE, puis LA MARQUISE. ÉMILIENNE, THÉRÈSE, HENRI.

MOIGNEVILLE.

La voiture est-elle prête?

GRINGOIRE, allant à la fenêtre.

Tout attelée à la porte, le cocher sur son siège.

MOIGNEVILLE.

Marquise, vous partirez quand il vous plaira.

LA MARQUISE.

Adieu donc, Henri. J'espère que vous me tiendrez au courant de ce que vous ferez?

HENRI.

N'en doutez pas, ma chère tante... Dans tous les cas, je vous enverrai La Chabraque. Un homme résolu ne sera pas inutile dans la maison. Et, s'il y a du trouble à Paris, vous ne serez pas fâchée de l'avoir.

ÉMILIENNE.

Que pouvons-nous craindre?

HENRI.

Oh! je sais, Émilienne, que vous êtes très résolue, mais ma tante et Thérèse sont moins courageuses... Et puis, je serai plus tranquille.

ÉMILIENNE.

Ce grognard fera du tapage, boira, tourmentera les femmes de chambre.

HENRI.

Lui, l'ancienne ordonnance de Roquebrune?... Vous n'aurez qu'à le regarder, pour le rendre doux comme un mouton. Il sait trop combien le colonel vous aime pour risquer de vous déplaire... Vous le mettrez sous les ordres de votre mulâtresse, mademoiselle Déborah, et, si on le lui commande, il fera la lessive ou ravaudera le linge de la maison.

ÉMILIENNE.

Soit donc, puisque vous y tenez.

THÉRÈSE.

Alors vous ne garderez personne auprès de vous?

HENRI, riant.

Ai-je donc besoin qu'on me défende? Je serai au milieu de mes camarades et fort bien entouré, je vous assure. C'est à vous seule que je veux penser.

La marquise sort par le pan coupé gauche avec Moigneville, puis Émilienne et Thérèse avec Henri.

THÉRÈSE, sortant.

Moi aussi, je ne penserai qu'à vous.

SCÈNE XIV

LA CHABRAQUE, ROQUEBRUNE, puis HENRI.

LA CHABRAQUE.

Entrez, mon colonel, ces dames sont parties, et la place est à nous.

ROQUEBRUNE.

Va chercher M. de Rimbert et veille à ce qu'on n'arrive pas ici sans que nous soyons prévenus.

LA CHABRAQUE.

Compris, mon colonel, je me mets en faction à la porte et personne n'entrera sans ma permission... (Henri paraît. La Chabraque va à lui.) Ah ! mon capitaine, il y a là quelqu'un qui vous demande.

HENRI.

Et que je connais ?

LA CHABRAQUE.

Oui. Un peu !

Il lui désigne le colonel.

HENRI, un instant indécis.

Roquebrune !

Il lui tend les bras. Ils s'embrassent.

ROQUEBRUNE.

Ah ! tu ne t'y es pas trompé, toi ?

HENRI.

Mon cher colonel !... Comment ici et sous ce déguisement ?

ROQUEBRUNE.

Pardieu ! veux-tu que je fasse aux Bourbons le plaisir de mettre la main sur un aide-de-camp de l'empereur ? Non ! non ! Roquebrune n'aime pas qu'on le prenne !

HENRI.

Ah ! je le sais bien ! Celui qui a traversé l'Elster à la nage, après la rupture des ponts de Leipsick, portant sur son dos le sous-lieutenant Rimbert blessé, qui donc pourrait l'arrêter ?

ROQUEBRUNE.

Eh ! mon enfant, le premier mouchard venu. Et il me serait moins facile de lui résister, au coin

d'une rue, qu'à vingt hommes en rase campagne. Aussi je me cache, comme tu vois, et quand je ne suis pas auprès d'un ami, je parle marseillais, ce qui me dégoûte horriblement, car je n'aime pas ces gens du midi, qui sont royalistes comme le diable !

HENRI.

Mais si vous êtes ici, colonel, ayant quitté l'île d'Elbe, c'est donc que vous êtes en mission, et par ordre de l'Empereur ?

ROQUEBRUNE.

Oui, mon fils, mais chut ! Ceci n'est pas ton affaire. Je veux bien risquer ma peau, pas la tienne. Il faut que tu puisses jurer, le cas échéant, que tu as tout ignoré de ce qui m'amène.

HENRI.

C'est donc grave ?

ROQUEBRUNE.

Plus que grave. Tu m'en diras des nouvelles dans huit jours. A ce moment-là, Henri, je me charge de crier, sur les toits, que tu m'as aidé dans mon entreprise. Et tu ne t'en trouveras pas mal, mon enfant, sois-en sûr.

HENRI.

Comme toujours, vous garderez le danger pour vous, et vous réserverez les avantages pour les autres. Ah ! Roquebrune, comme vous aimez !...

ROQUEBRUNE, grave.

Ceux que j'aime, oui. L'Empereur, d'abord, qui m'a fait ce que je suis, qui m'a pris trompette, au lendemain d'Arcole, et, de bataille en bataille, a fait de moi, fils d'un petit tapissier du faubourg Saint-Antoine, un colonel de la garde, ayant rang

de général, un comte de l'Empire, un futur mari pour mademoiselle de Réval, c'est-à-dire l'homme le plus glorieux, le plus heureux et le plus reconnaissant. Aussi celui-là pouvait me dire : Roquebrune, tu vois bien cette position, elle est couverte de canons, défendue par une armée, prends cette colonne, marche en avant, enlève tout : la victoire est là-haut. Et je prenais les soldats, je me mettais à leur tête, je leur disais : Mes enfants, l'Empereur est là qui nous regarde... Rien que ça !... Et nous y allions ! Jusqu'au jour où, à force d'y aller, fourbus par la victoire, n'ayant plus assez de vigueur pour soulever nos drapeaux, mais ayant encore du cœur pour essayer de mourir, nous sommes tombés au pied de notre maître, de notre Dieu, qui s'est écroulé du même coup ! Ah ! jour de la défaite, où j'ai tout perdu, tu te le rappelles, Henri, tu sais s'il fut affreux pour moi !... J'avais été grièvement blessé, à Montereau, en enlevant le pont à la tête des chasseurs... On m'avait rapporté chez ta tante, dans la maison du faubourg Poissonnière. C'est là que j'appris l'entrée des alliés dans Paris et l'abdication de l'Empereur. Je commençais à peine à marcher dans le jardin en m'appuyant sur le bras d'Émilienne, ma future femme, et sur celui de Thérèse, ta fiancée... Je n'avais pas eu la force de combattre, une dernière fois, pour défendre la ville où je suis né, mon vieux quartier Saint-Antoine, mais j'étais déjà assez solide pour aller retrouver Napoléon. Et le cœur déchiré, car j'abandonnais tout un avenir de joies, quittant celle que j'aimais en la priant de m'être aussi fidèle que je l'étais à mon maître, je partis et, avec Drouot et Cambronne, j'accompagnai l'Empereur à l'île d'Elbe.

HENRI.

Il y a un an de cela.

ROQUEBRUNE.

Oui, un an, pendant lequel je me suis consumé sur ce caillou battu de tous côtés par la mer, sans nouvelles, la plupart du temps, car la police interceptait vos lettres et les journaux ne parlaient que de la politique à laquelle je ne comprends rien. Et je passais ma vie, penché sur les parapets du port, les yeux fixés sur l'étendue en me disant : Que font-ils ? Que deviennent-ils ? Henri a-t-il épousé Thérèse ?... Émilienne ne s'est-elle pas lassée de m'attendre ?... Et en valais-je la peine ? Roquebrune, un enfant du peuple, un grognard criblé de blessures, le beau parti pour cette jeune fille charmante, noble, aristocrate même... L'Empereur avait décidé qu'elle m'épouserait. Elle avait consenti. Mais était-ce simple résignation ou sympathie véritable ? Moi, je l'adorais. Je me dévorais le cœur. Et, même devant l'immense infortune de ce colosse impérial, pour qui le monde avait paru trop étroit et qui vivait, maintenant, enfermé dans cette petite île, je ne pouvais pas arriver à oublier ma peine. J'en rougissais comme d'une ingratitude. Et moi qui aurais donné tout mon sang, pour changer la fortune de mon maître, je réservais toutes mes larmes pour pleurer mon bonheur perdu.

HENRI.

Roquebrune !

ROQUEBRUNE.

On ne sait pas, vois-tu, comme l'éloignement vous abat un homme !... Séparé de tout ce qu'on aime, on ne vit plus. Et je me faisais de la bile !

D'autant que l'Empereur ne bougeait pas. Il s'occupait à faire exécuter des travaux agricoles dans son île, comme s'il devait y rester jusqu'à la fin des siècles!... Nous, ses soldats, nous disions tous : Mais qu'est-ce que nous... flanquons là?... Est-ce qu'on ne va pas bientôt pousser une pointe quelque part, se dégourdir un peu? Drouot grognait comme un ours. Cambronne disait : sapristi! Quant au patron, il paraissait changé en soldat laboureur! Lorsqu'un matin... mais, au diable! Je n'ai pas besoin de te raconter nos affaires, tu dois les ignorer. La seule chose qui importe, c'est que me voilà, que je te vois, que je t'embrasse et que je suis joliment content!

HENRI.

Mais, mon colonel, si vous ne vous êtes pas trouvé, tout à l'heure, en présence de ma tante, d'Émilienne et de Thérèse, c'est un pur hasard.

ROQUEBRUNE.

Je les ai vues... J'étais dans cette salle, pendant que tu causais avec elles. Il m'a fallu me cacher, les laisser partir sans leur parler, car ma présence doit être ignorée... Mais toi, voyons, dis : que pensent-elles, que font-elles?... Émilienne m'a paru embellie... Et ta Thérèse, toujours charmante? Ah! heureux garçon, qui n'as que vingt-cinq ans, qui es capitaine, libre et aimé.

HENRI.

Mais vous aussi, Roquebrune, vous êtes aimé. Et je voudrais bien avoir quinze ans de plus et, comme vous, être la gloire de l'armée.

ROQUEBRUNE, assombri.

De l'ancienne, Henri... Et qu'en a-t-on fait de

cette armée?... Un troupeau de suspects, que l'on traque et que l'on tyrannise : officiers en réforme, en disponibilité, en demi-solde, tenus à une résidence fixe, comme des repris de justice, bafoués par leurs anciens chefs, qui ont balayé de leurs panaches tricolores les marches du trône et suivi les processions, leurs bâtons de maréchaux à la main, en guise de cierges. L'armée d'Austerlitz, de la Moskowa et de Friedland, on la fait aujourd'hui commander par des Dupont et des Marmont, la cocarde blanche au chapeau !... Mais patience ! Eh ! de quoi diable vas-tu me parler? Je te questionne sur Émilienne, tu me réponds par l'armée. J'étais joyeux et tu m'attristes !... Allons, raconte-moi ce qui s'est passé ici, depuis mon départ, parle-moi de ceux que nous aimons.

HENRI.

Eh bien ! mon colonel, au moment de la rentrée du roi à Paris, ma tante n'était pas sans inquiétudes. L'amitié, que lui avait vouée l'impératrice Joséphine, créole comme elle, aurait pu lui attirer le mauvais vouloir de la cour. Très heureusement le fils d'un ancien ami, le comte de Moigneville, très patronné par M. de Richelieu, arrivant du reste tout droit de Vienne, fut mis en rapport par hasard avec ma tante et s'entremit pour elle très utilement. Par son intermédiaire, madame de Réval, ancienne dame d'honneur de l'impératrice, fut reçue chez la duchesse d'Angoulême. Je ne sais comment ce diable d'homme s'y prit. Il faut que son influence soit grande, car il me fit d'abord conserver mon grade, puis passer au 4e hussards, véritable corps de noblesse, où je sers, moi, fils d'un

ancien conventionnel, au milieu de la fleur de l'aristocratie.

ROQUEBRUNE.

Tu ne dois pas t'y amuser tous les jours. Et quel homme est-ce, ce comte de Moigneville? Vieux, jeune?

HENRI.

Trente-cinq ans : de la poudre, la mise de l'ancien régime. Une grande froideur apparente, mais une terrible ardeur de volonté. Beaucoup d'intelligence, des manières séduisantes, et avec cela peu sympathique.

ROQUEBRUNE.

Quel est son emploi?

HENRI.

Ah! C'est ici que la difficulté commence. Il n'est rien et il peut tout. On ne le trouve en pied dans aucun ministère et il a accès dans tous. Il part, de temps en temps, en mission, sans qu'on sache où il va, et il reparaît, sans qu'on devine pourquoi il revient. Familier du pavillon Marsan, je le soupçonne d'être une des fortes têtes de la congrégation. Et il entrerait au conseil des ministres que je n'en serais pas surpris.

ROQUEBRUNE.

Et rien qui puisse le signaler à l'attention?

HENRI.

Si, une petite cicatrice, au coin de la tempe droite. Un coup de sabre, dit-il, qu'il a reçu dans sa jeunesse, à la bataille de Civita-Castellana, quand il servait dans l'armée napolitaine, sous le comte de Damas.

ROQUEBRUNE.

Mordieu! c'est l'homme qui m'attendait ici, ce matin.

HENRI.

En effet, il est venu, hier soir, de Paris, retrouver ma tante.

ROQUEBRUNE.

Prétexte! C'était moi qu'il venait retrouver. Car je le connais, Henri, ton Moigneville. Et il me connaît parfaitement aussi. Tu as raison, c'est quelqu'un de très sérieux, à coup sûr, de très redoutable, peut-être... Il a dû entendre parler de moi, chez madame de Réval?

HENRI.

Il y est intime.

ROQUEBRUNE.

S'occupait-il de Thérèse ou d'Émilienne? Était-il empressé, galant?

HENRI.

Autant que j'ai pu en juger, car j'étais rarement là, il était amical et aimable... Mais que supposez-vous donc?

ROQUEBRUNE.

Rien. Je me renseigne. Il y a, entre l'intimité de cet homme, avec madame de Réval, et le rôle qu'il joue vis à-vis de moi, une coïncidence qui me préoccupe... A quel mobile obéit-il? Est-ce de la sympathie? Est-ce de la haine? Veut-il me servir? Cherche-t-il à me compromettre? Je l'ignore... A coup sûr, il peut beaucoup, pour ou contre moi... Depuis mon débarquement, je me sens surveillé. A Besançon, j'ai découvert un espion à mes trousses, ce

matin, j'ai retrouvé sur mes talons ce même agent. Je ne m'étonne pas, mais j'ouvre l'œil. On dit qu'un bon averti en vaut deux. Je crois que, quand il s'agit de moi, ça peut compter pour quatre.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LA CHABRAQUE.

LA CHABRAQUE.

Mon capitaine, garde à vous!

HENRI, regardant l'horloge.

Il est midi. Ce sont mes camarades, logés dans l'auberge, qui viennent déjeuner.

ROQUEBRUNE.

Déjeuner? Ah! c'est une bonne idée! La Chabraque, fais donc entrer ces messieurs.

HENRI.

Vous voulez rester avec eux?

ROQUEBRUNE.

Vas-tu pas m'envoyer manger à la cuisine?

HENRI.

Vous ne craignez pas que l'un d'eux vous reconnaisse?

ROQUEBRUNE.

Me connaissent-ils, d'abord? Et puis, sous cet accoutrement, et avec ce goût de terroir?

HENRI.

Songez qu'ils sont royalistes passionnés et que peut-être il faudra avoir de la patience.

ROQUEBRUNE.

On en aura.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, D'ESCONGIS, MAJOR RANDAL, DE VILLERAMÉE, DE VÉRANDIAS.

D'ESCONGIS.

Eh bien! Rimbert, mon brave, à quoi pensez-vous? Et ce déjeuner?

HENRI, montrant la table servie.

Il est tout prêt.

LE MAJOR.

A la bonne heure!

VILLERAMÉE.

Mon cher, nous avons pris la liberté d'amener, avec nous, M. le marquis de Vérandias, qui errait dans la ville, cherchant un gîte et un repas.

HENRI, à Vérandias.

Capitaine, soyez le bienvenu... Messieurs, j'ai de mon côté à vous demander de faire bon accueil à un vieil ami qui m'est arrivé tout à l'heure.

ROQUEBRUNE, saluant.

Passerieu, de Marseille, armateur, ex-capitaine aux marins de la garde.

D'ESCONGIS.

Ah! monsieur a servi?

ROQUEBRUNE.

Un peu.

VILLERAMÉE.

Et vous avez démissionné?

ROQUEBRUNE.

Beaucoup! A Vienne, dans l'île Lobau, j'eus une castille avec Napoléon. Et, comme nous n'étions patients ni l'un ni l'autre, ma foi, je lui ai tiré ma révérence. Il me dit : Passerieu, que feras-tu loin de moi et sans moi! Je lui répondis : Sire! ma fortune! Le mot lui parut vif!

D'ESCONGIS.

Il paraît que vous avez un caractère indépendant, monsieur Passerieu?

ROQUEBRUNE.

Voilà comme nous sommes, nous autres, dans le midi.

LE MAJOR.

A table, messieurs, à table!

HENRI.

Monsieur de Vérandias, si vous voulez vous mettre ici; (Au bout, à gauche.) capitaine, placez-vous à côté du major.

Au bout, à droite.

D'ESCONGIS.

Si vous êtes malade, il vous soignera.

ROQUEBRUNE.

Jamais malade, Passerieu. De fer!

Ils s'asseyent, Rimbert et Villeramée, face au public, Escongis et le Major, dos au public.

VILLERAMÉE.

Ah! ça, messieurs, savez-vous que cette concentration de troupes devient tout à fait singulière, pour ne pas dire inquiétante... Que se passe-t-il? Les alliés menacent-ils la frontière?

ROQUEBRUNE.

Nos bons amis, les alliés.

D'ESCONGIS.

Ma foi, capitaine, nous ne les aimons guère ici, nous somnes Français avant tout, et, sacrebleu, si nous avons l'occasion de rabattre le plumet aux hussards de Blücher, ou de frotter les oreilles aux Cosaques de Platoff, ce ne sera pas de refus! ..

ROQUEBRUNE.

Bien parlé, jeune homme, vous me faites plaisir. Je suis comme vous, moi, et si je revoyais l'étranger sur le sol de France, mordieu, je crois que je reprendrais mon sabre de 1812, sans m'occuper de savoir de quelle couleur serait la cocarde de celui qui me commanderait.

LE MAJOR.

A votre santé, capitaine Passerieu.

ROQUEBRUNE.

A la vôtre, major.

VÉRANDIAS.

Messieurs, calmez votre ardeur. Il ne s'agit pas, je viens de l'apprendre, il y a une heure, et de source certaine, de repousser une invasion étrangère... Le péril est tout autre. Mais il est peut-être plus grand encore. Bonaparte, l'usurpateur, le prisonnier de l'Europe a rompu son ban. Il a échappé à la surveillance anglaise et il est en France!

RIMBERT.

Napoléon!

VÉRANDIAS.

Cet homme est fou! Une telle entreprise achève

de le faire juger. Mais le gouvernement prend des mesures, comme vous voyez, et ce bandit sera mis une bonne fois à la raison.

ROQUEBRUNE.

Ah! ah! et qui va s'en charger?

VÉRANDIAS.

M. le duc de Berry, qui est, avec le maréchal Macdonald, à Lyon.

ROQUEBRUNE.

Ah! Pardon! J'en viens, moi, de Lyon et j'ai rencontré, sur la route, le duc de Berry qui revenait très vite, en calèche, et cet excellent maréchal, qui le suivait à franc étrier. Leur marche, pour ne vous rien cacher, n'offrait rien de stratégique. Ils avaient l'air de gens qui fichent le camp, et à grandes guides!

VÉRANDIAS.

Monsieur!

ROQUEBRUNE.

J'en étais navré! Et je me disais : Quelle fatale inspiration d'avoir donné à ce jeune et charmant prince un mentor comme ce maladroit de Macdonald, qui a toujours perdu toutes les batailles qu'il a livrées.

VÉRANDIAS.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que le maréchal Ney est parti, avant-hier, avec quarante mille hommes, promettant de ramener Bonaparte dans une cage de fer.

ROQUEBRUNE.

Fichtre! Le brave des braves! Il a dit ça?

VÉRANDIAS.

Il l'a dit.

ROQUEBRUNE.

Alors il est probable qu'il essayera de le faire.

VÉRANDIAS.

Et nous, messieurs, nous allons suivre comme soutien... C'est soixante-dix mille hommes qui barreront la route à l'usurpateur.

ROQUEBRUNE, à part.

A moins qu'ils ne la lui ouvrent!

D'ESCONGIS.

C'est donc pour cela que les officiers en demi-solde s'agitaient à Paris.

VILLERAMÉE.

Quelle faute le gouvernement a faite de ne pas se débarrasser de tous ces soudards. C'est une armée toujours prête pour l'émeute... On ne sera tranquille qu'après une déportation en masse.

VÉRANDIAS.

Oh! mon Dieu! il suffirait de tuer les plus turbulents!

ROQUEBRUNE.

Tuer! Et comment?

VÉRANDIAS.

Mais, comme je fais... En les menant sur le pré et en leur mettant une bonne balle ou six pouces de fer dans le corps.

ROQUEBRUNE.

Ah! ah! M. le marquis est un friand de la lame?

VÉRANDIAS.

Oui, capitaine, je m'en vante. J'ai beaucoup

pratiqué en Allemagne, où, comme vous savez, on joue galamment de la rapière, et j'en ai rapporté quelques bottes inédites que je dédie aux vainqueurs de l'Europe. Je m'adonne aux grosses épaulettes. J'en suis à mon septième colonel... Le dernier a été le fameux Landouski, des lanciers polonais.

ROQUEBRUNE.

Landouski! Vraiment? La plus belle moustache de l'armée!... Je l'ai beaucoup connu!... Je lui ai vu enlever proprement une batterie de trente canons, à la bataille de Somo-Sierra... Une jolie charge!... L'Empereur était là... Il lui en fit compliment.

VÉRANDIAS.

Eh bien! moi, je lui ai tourné son verre de limonade avec le bout de ma canne... Et comme il se fâchait — c'était au café Lamblin — nous montâmes sur un billard, et, devant tout le monde, je lui réglai son compte.

ROQUEBRUNE.

Sur un billard?

D'ESCONGIS.

Mon Dieu! cela a fait assez de bruit.

ROQUEBRUNE.

Excusez-moi. J'arrive de province... Sur un billard!...

VILLERAMÉE, riant.

Cet excellent M. Passerieu en est tout renversé!...

D'ESCONGIS.

Ah! capitaine, ce ne sont pas ses duels qu'il faut demander à Vérandias de vous raconter, ce sont ses amours!... Voilà où il est prodigieux!

ROQUEBRUNE.

Momus le cède à Cupidon ! Et le sopha rend des points au billard?

LE MAJOR, riant.

Bravo! capitaine! Vous êtes gai... J'aime ça... A votre santé!

ROQUEBRUNE.

Major, à la vôtre!

VILLERAMÉE, s'animant.

Qu'on apporte le champagne. Vérandias va nous raconter des histoires de femmes!

ROQUEBRUNE.

Ah! vous énumérez vos conquêtes!

D'ESCONGIS.

Les plus fières beautés du monde impérial... Notre noble ami s'est donné pour tâche de tuer les amants et de consoler les belles... Il fauche le parterre de Buonaparte : c'est une jonchée de roses et de violettes...

VILLERAMÉE.

Douce vengeance d'un régime abhorré !

HENRI.

Messieurs... messieurs... un peu de modération !...

VÉRANDIAS, se levant.

En a-t-on eu pour nous?... Quoi ! l'exil, la proscription, pour ceux qui ne voulaient pas baiser la botte du soldat couronné... L'enrôlement forcé, pour nos jeunes frères, dans les pages, ou dans les gardes d'honneur de ce petit hobereau corse... Et pour nos sœurs, le mariage par ordre, avec ses traîneurs de sabre, fils d'aubergistes, de savetiers

ou de brasseurs!... Et nous aurions des scrupules!... Pardieu! que de délicatesse! Moi, je n'en ai pas tant! Et je me suis fait une joie de rouer les maris et de caresser leurs femmes. Il y en a de fort gentilles!

D'ESCONGIS, se levant.

La petite comtesse Mauvesin, la générale Pothier-Beauvais, hein?...

VÉRANDIAS, riant.

Vieilles histoires!

Tous se lèvent de table.

ROQUEBRUNE.

Il y en a d'autres?... Racontez, marquis, c'est fort piquant.

HENRI, à Roquebrune.

Capitaine!...

ROQUEBRUNE.

Pas de fausse pruderie, mon cher, le marquis est charmant! Voilà ce que j'appelle un homme!... Un vrai!... Il a le courage de son opinion. Et le jour où un de ces maris trompés, dont il nous parle, trouvera l'occasion de lui casser sa jolie figure, au moins, on pourra dire qu'il ne l'a pas volé!

Tous rient.

LE MAJOR.

A sa santé!

TOUS.

A sa santé!

HENRI, bas à Roquebrune.

Ami, de grâce, vous me faites peur!

ROQUEBRUNE, de même.

Laisse! il est bon que je voie ces gens-là tels qu'ils sont!

VÉRANDIAS, à Roquebrune.

Puisque vous me portez tant d'intérêt, capitaine, rassurez-vous : j'ai changé de caprice. Depuis quelque temps, je ne m'occupe plus des femmes mariées... Je suis tout aux jeunes filles... C'est plus passionnant, et plus raffiné. Sans compter, le diable m'emporte, que je crois bien être sérieusement amoureux...

D'ESCONGIS.

Oh! oh! vous l'impassible!

VÉRANDIAS.

C'est que j'ai affaire à la plus ravissante fille qu'il soit possible de rêver... Une figure séraphique et l'esprit le plus piquant... Une créole, pour tout dire...

HENRI, avec émotion.

Ah! Et où l'avez-vous rencontrée?

VÉRANDIAS.

A un bal, chez madame de Duras... Elle dansait avec une grâce et un plaisir tels que mes yeux ne pouvaient la quitter... Le lendemain, voyez le hasard, en sortant de la messe, je me trouve face à face avec elle. Elle était accompagnée d'une parente, et suivie d'une mulâtresse.

Henri fait un brusque mouvement pour aller à Vérandias et l'interrompre.

ROQUEBRUNE, l'arrêtant.

Laissez donc dire le capitaine... Et alors?...

VÉRANDIAS.

Je la suivis, sans pouvoir lui parler. Je parvins cependant à lui faire tenir des lettres. Elle y répondit... Bref, le jeu devint sérieux, et au bout de

quinze jours, elle me recevait, dans le jardin, à la nuit tombée. Comme nous partons demain, ce soir elle m'attendra... Ah! ce seront de déchirants adieux. Car je suis désolé de quitter ma belle amie... La plus précieuse conquête dont je puisse me flatter, et que vous m'envieriez tous, messieurs, si vous la connaissiez!...

ROQUEBRUNE, très sérieux.

Je crois que je la connais.

VÉRANDIAS.

Vous, capitaine?

ROQUEBRUNE.

Moi, marquis. N'est-ce pas Faubourg Poissonnière qu'est situé le jardin où se promènent vos amours? Quant à la mulâtresse, voulez-vous que je vous dise son nom?

VÉRANDIAS, très troublé.

Mais, monsieur!...

ROQUEBRUNE, abandonnant peu à peu son accent et reprenant sa voix naturelle.

Eh bien! je puis vous dire encore autre chose: c'est que depuis une heure j'écoute, avec étonnement, toutes vos vantardises de bravache et de séducteur. J'ai commencé par n'y pas croire. Mais le témoignage de ces messieurs a dû me convaincre, et alors, j'ai pensé, à part moi, qu'il était un triste personnage celui qui abusait de son adresse à l'escrime, pour tuer tant de braves gens que la mort a respectés sur vingt champs de bataille et qui sont l'honneur de leur pays. Et maintenant, voilà que je ne puis résister à la tentation de vous dire, à vous-même, que pour parler des femmes comme vous le faites, pour livrer la réputation d'une jeune fille

aux hasards d'un déjeuner de soldats, il faut être, en vérité, le dernier des manants et des lâches!...

VÉRANDIAS, furieux.

Vous osez me dire à moi?...

Il va s'élancer sur Roquebrune. Ses amis le retiennent.

ROQUEBRUNE.

Que vous êtes un manant et un lâche... Est-ce que vous êtes devenu sourd?

VÉRANDIAS.

Oh! je vous tuerai!

ROQUEBRUNE.

C'est ce que nous verrons.

VÉRANDIAS, reprenant son sang-froid et examinant Roquebrune.

Mais avant, je veux apprendre à qui j'ai affaire. Depuis un instant, vous n'êtes plus le même homme. Votre ton, votre langage, votre figure, tout a changé... Il faut que je sache en face de qui je me trouve.... On ne se bat pas avec un personnage de pacotille, se cachant sous un nom d'emprunt. M. le capitaine Passerieu, monsieur le faux marseillais, qui donc êtes-vous?

ROQUEBRUNE.

Vous allez être satisfait. (S'adressant à tous.) Messieurs, si je me cache, c'est qu'en venant en France, je risque ma tête. Si je me suis dissimulé à vous, ce n'était pas pour surprendre vos secrets, c'était pour mieux garder les miens. Mais nous sommes tous gens d'honneur, ici, étant tous soldats, je me fie donc à vous. Je suis le colonel Roquebrune.

D'ESCONGIS.

L'aide-de-camp de l'empereur!

VÉRANDIAS.

Roquebrune!

D'ESCONGIS.

Mais, monsieur de Rimbert, en tout ceci vous avez une bien grave responsabilité. Vous nous avez trompés.

HENRI.

Messieurs, je suis à vos ordres. Et si l'un de vous...

ROQUEBRUNE.

Pas un mot. Je te le défends! Tu ne pouvais prévoir ce qui allait arriver. Et j'entends que cette affaire me regarde seul. Quand je serai quitte avec monsieur, (s'adressant aux officiers.) si l'un de vous n'est pas content, il n'aura qu'à se présenter. Je suis en fonds pour payer tout le monde.

VILLERAMÉE, à Vérandias.

Attention, Vérandias. Ce Roquebrune est la plus terrible lame de l'armée, depuis que Lassalle est mort.

VÉRANDIAS.

Je vais l'envoyer le rejoindre. (A Roquebrune.) Où et quand nous retrouverons-nous?

ROQUEBRUNE.

Oh! pas de délai, si vous le voulez bien. D'importantes affaires m'appellent à Paris. Nous sommes ici, restons-y. Vous avez tué le colonel Landouski sur un billard. Si cela peut vous être agréable, je vais vous expédier sur la table.

VÉRANDIAS, souriant.

Monsieur, je suis à vos ordres. Mais je crois que le plancher de cette salle sera meilleur... Je vous

offrirais bien le jardin, mais des maisons voisines on nous verrait.

ROQUEBRUNE, très gracieux.

Vous pensez à tout. C'est plaisir de faire votre partie.

D'ESCONGIS.

Mais vous n'êtes pas armé, colonel.

ROQUEBRUNE, à Henri.

Appelle La Chabraque, et donne des ordres pour qu'on ne nous dérange pas...

Henri sort. La Chabraque paraît.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, moins HENRI, LA CHABRAQUE.

ROQUEBRUNE.

La Chabraque, as-tu ton sabre d'ordonnance, ici ?

LA CHABRAQUE.

Oui, mon colonel.

ROQUEBRUNE.

Va me le chercher.

LA CHABRAQUE.

On va jouer du bancal?

ROQUEBRUNE.

Un peu, mon vieux.

LA CHABRAQUE, radieux.

Et vous voulez vous servir ?... Ah ! mon colonel, quel honneur !

Il sort. Henri rentre.

HENRI.

Nous sommes seuls dans la maison.

VÉRANDIAS, gravement.

Colonel, avant de risquer ma vie contre la vôtre, je veux, je dois déclarer, devant tous ces messieurs, que le récit que j'ai fait, tout à l'heure, n'est pas exact.

ROQUEBRUNE.

Quoi ! monsieur, vous auriez menti ?

VÉRANDIAS.

Colonel, ménagez-moi. L'aveu que je fais m'est pénible, mais mon honneur me le commande... J'ai calomnié la jeune fille, dont j'ai parlé. Elle ne m'a rien accordé, je ne suis pas son amant.

ROQUEBRUNE.

Monsieur, si vous voulez que je vous croie, je vous demande de déclarer quelle est celle des deux jeunes filles dont vous parliez. Elles sont deux, dans cette maison, deux parentes, presque deux sœurs. En les laissant soupçonner l'une et l'autre, vous êtes doublement coupable.... Sur laquelle avez-vous osé lever les yeux ?... Allons, parlez !... (Il l'amène sur le devant de la scène.) Thérèse ? Ou Émilienne ?

VÉRANDIAS.

Ah ! je ne puis faire ce que vous me demandez !... Ce serait perdre l'une... Le doute doit profiter aux deux.

ROQUEBRUNE.

Il les perd, malheureux !

VÉRANDIAS.

Non, quelle qu'elle soit, elle est innocente ! Voilà tout ce que vous saurez de moi.

ROQUEBRUNE.

Alors, défendez-vous !

LA CHABRAQUE, au major.

Pas besoin de vous préparer, major. Il n'y a plus qu'à aller chercher le curé.

On a rangé la table. Le théâtre est libre. Roquebrune et Vérandias mettent habit bas, puis, placés par d'Escongis et Henri, croisent le sabre. Roquebrune à gauche, Vérandias à droite. Combat. — Roquebrune désarme Vérandias.

ROQUEBRUNE, froidement.

Reprenez votre arme !

Ils se remettent en garde. Vérandias charge Roquebrune avec rage. Roquebrune l'évite et fait une volte qui le place de l'autre côté. Il marche sur Vérandias et sur une attaque dernière, il le touche.

VÉRANDIAS.

Ah !

LA CHABRAQUE.

Il a son compte !

Vérandias laisse échapper son sabre et tombe dans les bras du major. Celui-ci l'étend sur un siège.

HENRI.

Eh bien ?

Le major fait un signe désespéré.

ROQUEBRUNE.

Puis-je lui parler ?

Il s'approche. — Le major reste seul pour maintenir Vérandias. D'Escongis et Villeramée s'écartent.

LE MAJOR.

Il revient à lui.

ROQUEBRUNE.

Monsieur, m'entendez-vous ?

VÉRANDIAS, avec effort.

Oui.

ROQUEBRUNE.

Voulez-vous maintenant répondre à ce que je vous ai demandé tout à l'heure? Laquelle de ces deux jeunes filles est coupable? Parlez... C'est un devoir d'honneur... Ne laissez pas soupçonner celle qui est innocente.

VÉRANDIAS.

Aucune n'est coupable. J'ai menti.

Il fait un effort pour se redresser et retombe en arrière.

HENRI, à Roquebrune.

Eh bien?...

ROQUEBRUNE.

Il emporte son secret.

D'ESCONGIS, VILLERAMÉE, auprès de Vérandias.

Mort!...

ROQUEBRUNE.

Mais ce qu'il n'a pas voulu m'apprendre, je saurai bien le découvrir.

HENRI.

Et comment?

ROQUEBRUNE.

Ce rendez-vous, où il est attendu ce soir... C'est moi qui irai.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Un petit salon au rez-de-chaussée chez madame de Réval, donnant sur le jardin par une porte-fenêtre, pan coupé gauche. — Portes à droite dans le pan coupé et au premier plan. Porte au fond. — Cheminée à gauche. Canapé, près de la cheminée. Table à droite, premier plan. Un fauteuil et une chaise près de la table.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, ÉMILIENNE, THÉRÈSE, HENRI.

LA MARQUISE.

Alors, Henri ?

HENRI.

Alors, ma tante, tous les ordres ont été brusquement changés. Au lieu de marcher sur la Bourgogne, notre division a été cantonnée à Versailles, et mon régiment caserné dans les écuries du château. Voyant que nous étions au repos, je suis allé trouver mon colonel qui m'a très gracieusement permis de passer la soirée à Paris. Voilà comment, après vous avoir quittée ce matin, à l'auberge, j'ai le

le bonheur de me retrouver auprès de vous ce soir, dans votre salon.

LA MARQUISE.

Mon cher enfant, j'en suis toute contente. Mais ce n'est pas à moi que votre arrivée fait le plus grand plaisir. Et l'émotion de ces jeunes personnes, en vous voyant paraître, a été fort significative.

HENRI, observant les visages.

Émilienne et Thérèse me croyaient en route, en campagne, très loin. De là leur surprise.

THÉRÈSE, affectueusement.

N'était-ce que de la surprise? Le croyez-vous?

HENRI, avec abandon, allant auprès de Thérèse.

Non, je ne le veux pas croire. J'ai pour vous une très profonde affection, Thérèse, vous le savez. Et si vous ne me payiez pas un peu de retour, je suis sûr que vous auriez eu la générosité de ne pas me leurrer d'espoir.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que signifie ce langage, Henri? Voilà bien des précautions et des détours. Ai-je fait ou dit quoi que ce soit qui vous ait chagriné? L'absence vous a-t-elle rendu méfiant? Vous auriez bien tort, allez, car, dans ma pensée et dans mon cœur, si vous cherchiez, vous ne trouveriez que vous, rien que vous!

HENRI, à demi-voix.

Oui, Thérèse, cela est certain et j'ai confiance et je vous aime.

THÉRÈSE.

A la bonne heure.

LA MARQUISE, à Émilienne.

Il me semble que nos amoureux, là-bas, se disputent. Voilà bien la jeunesse! Eh! mes amis, gardez cela pour plus tard, quand vous n'aurez plus rien d'autre à vous dire. (Regardant Émilienne qui ne paraît pas entendre.) Émilienne, tu ne m'écoutes pas... A quoi rêves-tu, tout éveillée?

ÉMILIENNE.

Moi, ma tante?... Excusez-moi. Je vous entendais très bien. Oui, vous avez raison.

LA MARQUISE.

J'ai raison. Mais tu ne sais pas de quoi je parlais. Tiens, donne-moi mes cartes que je fasse une réussite.

HENRI, riant.

Laquelle, ma tante? La Napoléon?

LA MARQUISE.

Mauvais sujet! Je te conseille de plaisanter! Qui sait ce qui nous attend?

THÉRÈSE.

Le comte de Moigneville a promis de venir ce soir nous donner des nouvelles... Par lui, vous seriez informée.

LA MARQUISE, regardant ses cartes.

Tenez, voyez-vous: trèfle, une mauvaise nouvelle, carreau, un homme inattendu qui arrive menaçant, pique, bataille... Bon! Voilà déjà mon roi qui ne sait plus où aller... Ah! les cartes, mes enfants, il ne faut pas s'en moquer... Mademoiselle Lenormand avait prédit à ma chère amie madame de Beauharnais qu'elle monterait sur un trône et qu'elle se-

rait veuve d'un mari vivant... Elle est morte l'année dernière, à Malmaison, et l'Empereur se porte bien... Du moins tout porte à le croire, puisqu'il met la France à l'envers... Allons bien! mon roi est à la porte! Mauvais présage!

HENRI.

Quel roi était-ce, ma tante?

LA MARQUISE.

Un roi de carreau.

HENRI.

Ah! voilà! Avec un roi de cœur ça ne serait pas arrivé.

SCÈNE II

LES MÊMES, MOIGNEVILLE, LA CHABRAQUE.

MOIGNEVILLE, suivi de La Chabraque.

C'est que le roi de cœur, mon cher baron, n'a jamais plus de vingt-cinq ans, et Sa Majesté Louis XVIII en a soixante.

LA MARQUISE.

Ah! vous avez entendu.

MOIGNEVILLE, il lui baise la main.

Oui, marquise. Et les cartes sont encore plus brouillées aux Tuileries qu'ici...

Il va saluer les jeunes filles et serrer la main d'Henri.

LA CHABRAQUE, s'approchant d'Henri. — Bas.

Mon capitaine, le colonel est dans la ruelle, devant la petite porte, et la moricaude s'est déjà dérangée deux fois pour y aller voir.

HENRI, bas.

Bien ! Dans un instant je vais partir... Alors tu descendras au jardin et tu iras ouvrir à Roquebrune.

LA MARQUISE.

François, dites à Déborah, je vous prie, de faire servir le thé.

LA CHABRAQUE.

A vos ordres, madame la marquise.

Il sort.

HENRI, à Moigneville.

Vous ne paraissez pas ravi de la situation, monsieur.

MOIGNEVILLE.

Comment l'être? Tout le monde, dans l'entourage du roi, perd la tête. Les projets les plus opposés et les plus déraisonnables sont successivement adoptés, puis rejetés. Monsieur veut partir, madame la Dauphine veut qu'on se défende. M. de Blacas ne cesse de récriminer et M. Laisné de gémir. Seule, Sa Majesté ne dit rien et, avec une parfaite dignité, attend les événements... Pendant ce temps-là Napoléon marche, comme lui seul sait marcher. Il était aux dernières nouvelles à Auxerre... M. le maréchal Marmont voulait mobiliser les troupes de l'Ouest, pour les lancer contre l'usurpateur... Eh ! mon Dieu ! a dit M. le comte d'Artois, ne lui envoyez donc plus de soldats. Il en a déjà bien assez comme ça !

LA MARQUISE.

Oh ! si les princes ont de l'esprit, tout peut se réparer.

MOIGNEVILLE.

Il est trop tard. Il n'y a qu'un homme qui aurait pu sauver la situation, et je l'ai encore dit hier au Château, c'est M. Fouché... M. le comte d'Artois s'est écrié : qu'on l'amène. Mais madame la duchesse d'Angoulême a poussé de tels cris à l'idée de voir en face un régicide, qu'il a fallu renoncer à l'entrevue. C'était pourtant le salut. Si quelqu'un est encore capable, à l'heure qu'il est, de passer la jambe à Bonaparte, c'est le duc d'Otrante, et pas un autre !

HENRI.

Il est donc à Paris?

MOIGNEVILLE.

Il est toujours où l'on intrigue.

HENRI.

Vous le méprisez ?

MOIGNEVILLE.

Oui, mais je m'en servirais.

LA MARQUISE.

On disait que M. de Bourienne voulait le faire arrêter...

MOIGNEVILLE.

Aussi se cache-t-il. Mais ceux qui pourraient avoir besoin de lui savent où le trouver.

LA MARQUISE.

Qui est ministre de la guerre, ce soir ?

MOIGNEVILLE.

Clarke, depuis ce matin. On croit qu'à lire les correspondances de Napoléon il a gagné un peu de son génie.

LA MARQUISE.

Voyons, comte, sérieusement, à quoi faut-il s'attendre?

MOIGNEVILLE.

Madame, si dans le trajet d'Auxerre à Paris, le tyran n'est pas tué...

HENRI.

Tué? Par qui?

MOIGNEVILLE.

Par un scélérat audacieux, comme celui qui a cassé la tête à Charles XII dans la tranchée de Frédérickstall, ou par un maladroit, comme celui qui a servi de mauvais champignons à Hoche. Si un tel accident n'arrive pas, eh bien, mais il y a des chances pour que le drapeau tricolore flotte de nouveau sur les Tuileries, et pour que nous ayons l'Europe sur les bras avant deux mois.

LA MARQUISE.

Mais si l'Empereur revient, il ramène Roquebrune avec lui.

MOIGNEVILLE, avec un regard du côté d'Émilienne.

Oh! le colonel le précédera, soyez tranquille. Il est de ceux qui ne restent jamais en arrière.

Déborah et un domestique sont entrés et ont préparé le thé.

DÉBORAH, s'approchant d'Émilienne, bas.

Il y a un homme qui se promène dans la ruelle, devant la petite porte.

ÉMILIENNE, de même.

Est-ce lui?

DÉBORAH, bas.

Sous le grand manteau qui le couvre, je n'ai pu voir. Mais qui serait-ce, sinon lui?

ÉMILIENNE, bas.

N'ouvre pas avant que je te le dise.

Déborah s'éloigne et sort avec le valet. — Thérèse sert le thé. Émilienne va l'aider.

LA MARQUISE, à Moigneville.

J'aurai plaisir à revoir le colonel. Et je pense que je ne serai pas seule ici. Sans son attachement pour Napoléon, il serait mon neveu. Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il a notre parole. D'ailleurs, c'est un très beau parti : comte, riche de soixante mille livres de rente. S'il était resté, il serait général dans la garde. Mais qu'il consente à être sage et tout s'arrangera.

MOIGNEVILLE.

Sage ? Demandez à l'ouragan d'être sage, mais pas à Roquebrune... (Il va à Émilienne, pendant qu'Henri et Thérèse sont groupés près de la marquise ; il tient sa tasse de thé à la main d'un air très indifférent.) Il est de votre intérêt que je vous parle cinq minutes, ce soir même.

ÉMILIENNE.

Quand ma tante sera montée chez elle, je resterai ici avec Thérèse. Revenez...

MOIGNEVILLE.

C'est bien.

Il revient à la marquise.

HENRI.

Ma tante, je vais vous demander la permission de me retirer.

LA MARQUISE.

Bonsoir, mon cher enfant. Ma foi, cette excursion à la campagne m'a fatiguée.

MOIGNEVILLE.

Baron, voulez-vous m'attendre cinq minutes, je vous mettrai à votre hôtel, j'ai ma voiture.

HENRI.

Grand merci, monsieur; mais j'ai fort peu de chemin à faire... Je ne vous embarrasserai pas de moi. Du reste, La Chabraque m'attend.

MOIGNEVILLE.

Alors, au revoir. (Henri sort. A la marquise qui se lève et, accompagnée par Thérèse, s'apprête à sortir.) Marquise, un bon sommeil.

LA MARQUISE.

Et des rêves qui ne soient pas couleur de révolution.

Elle sort par le pan coupé de droite avec Thérèse.

SCÈNE III

ÉMILIENNE, MOIGNEVILLE.

MOIGNEVILLE.

Tout s'arrange au mieux.

ÉMILIENNE.

Qu'y a-t-il donc?

MOIGNEVILLE.

Une nouvelle, des plus importantes pour vous, et que je ne crois pas devoir vous laisser ignorer : le colonel Roquebrune est à Paris.

ÉMILIENNE.

Roquebrune!

MOIGNEVILLE.

On vous le cache.

ÉMILIENNE.

Qui ?

MOIGNEVILLE.

M. de Rimbert, qui l'a vu ce matin.

ÉMILIENNE.

Mais ma tante ne sait rien ?

MOIGNEVILLE.

Non, rien.

ÉMILIENNE.

Pourquoi ne le lui avez-vous pas dit à elle ?

MOIGNEVILLE.

Parce que ce secret n'est pas à moi seul. Il est celui d'un parti, dans lequel j'ai des intelligences comme dans tous les autres... Mais il est trop important que vous soyez avertie, pour que je ne vous révèle pas ce que je dissimulerai à tout le monde.

Un silence.

ÉMILIENNE, lentement et souriant.

Vous vous intéressez donc vraiment à moi ?

MOIGNEVILLE.

Plus qu'à moi-même. J'ai pour vous une tendresse profonde, absolue, vous le savez bien. Et pour vous plaire, vous servir, vous défendre, s'il le fallait, je serais prêt à tout.

ÉMILIENNE.

Vous supposez donc...

MOIGNEVILLE.

Je crois que l'arrivée du colonel Roquebrune est

pour vous, à coup sûr, un contretemps et peut-être un danger. Je crois que vous ne l'avez jamais aimé et que s'il essayait de s'imposer vous seriez près de le haïr. J'ai deviné votre caractère fier, indépendant. J'ai deviné bien d'autres choses encore. Mais je ne veux me souvenir que de mon dévouement et vous prouver qu'il est aussi aveugle que passionné.

ÉMILIENNE.

Il faut donc vous croire?

MOIGNEVILLE.

Oui, puisque je ne me borne plus à dire que je vous aime, puisque je le prouve.

ÉMILIENNE, avec un enjouement affecté.

Mais voyons, qu'êtes-vous, au juste? Car, à vous voir, on vous prendrait pour un homme du monde courtois, affable, raffiné et à vous entendre on pourrait croire que vous êtes un personnage mystérieux, puissant et redoutable.

MOIGNEVILLE.

Mystérieux, je le suis, puissant, je le serai et redoutable, je puis l'être. Je mettrai le mystère et la puissance à votre service si vous êtes menacée. Je ne vous demande rien, je ne veux rien savoir de ce qui vous touche. Mais rappelez-vous qu'il suffira que vous désigniez un homme pour que je le sauve ou que je le perde.

ÉMILIENNE.

Et que me demandez-vous pas pour prix de si grands services?

MOIGNEVILLE.

Rien. Vous déciderez vous-même de ma récompense, d'après l'importance du péril évité.

ÉMILIENNE.

Vous croyez donc que je cours un danger?

MOIGNEVILLE.

J'en suis sûr.

ÉMILIENNE.

Merci.

MOIGNEVILLE.

Gardez-vous.

ÉMILIENNE, avec fermeté.

Je me garderai.

Elle lui tend la main, il la baise et se retire au moment où Thérèse rentre.

MOIGNEVILLE, à Thérèse.

Bonsoir, mademoiselle.

Il salue et sort.

SCÈNE IV

ÉMILIENNE, THÉRÈSE, puis DÉBORAH.

THÉRÈSE, gaiement.

Est-ce que M. de Moigneville avait des secrets à te confier?

ÉMILIENNE, grave.

Tu ne crois pas si bien dire.

THÉRÈSE.

Tu t'occupes donc d'intrigues politiques?

ÉMILIENNE.

Non. C'est M. de Moigneville qui s'occupe d'intrigues amoureuses.

THÉRÈSE.

Émilienne, prends garde. Quoi que dise ou fasse cet homme-là, il me fait peur.

ÉMILIENNE.

Et moi il me rassure. C'est mon plus sûr défenseur.

THÉRÈSE.

As-tu donc besoin d'être défendue? Ah! folle! folle! qui a tout pour être heureuse et qui compromet à plaisir son bonheur! M. de Moigneville serait-il donc au courant de tes imprudences? Lui aurais-tu confié ce que tu devrais cacher avec tant de soin jusqu'à ce que tu l'oublies pour toujours?

ÉMILIENNE.

Je n'ai rien confié à M. de Moigneville. Mais ses allusions ne me permettent pas de douter qu'il soit au fait de ce que je pense. En tout cas, il vient de me donner un avis précieux : le colonel Roquebrune est à Paris.

THÉRÈSE.

Ah! Émilienne, tu vois comme j'avais raison de te supplier d'être raisonnable. Un instinct m'avertissait du danger que tu pouvais courir. Mais c'est fini ces coquetteries, n'est-ce pas? Bien fini. Et tu ne me donneras plus le souci de te surveiller, quoique je sois la cadette, et le chagrin de te gronder lorsque je voudrais n'avoir qu'à t'aimer.

ÉMILIENNE.

Oui, tu es raisonnable, toi, Thérèse, et prudente et froide... Tu dis que tu as de l'amour pour Henri, mais quel pâle et tranquille amour!... Et lui, qui consent à vivre loin de toi, pendant des semaines,

sous prétexte qu'il est soldat, et qu'il faut qu'il suive son régiment. Cet amoureux qui se console en commandant la manœuvre, sans jalousie, sans passion, sans rêves. C'est comme Roquebrune, qui n'a pas hésité entre son Empereur et moi ! Un instant, j'ai été vraiment disposée à l'aimer. Il m'était apparu comme un héros, dans son uniforme noirci par la poudre et troué par les balles... Mais, tu m'avoueras qu'il est difficile de conserver des illusions sur un homme qui sacrifie sa tendresse à son ambition, et qui n'ayant plus qu'à tendre la main pour vous obtenir, prend la poste et court rejoindre son idole à redingote grise et à petit chapeau.

THÉRÈSE.

Vas-tu lui faire un crime de son dévouement à son bienfaiteur ?

ÉMILIENNE.

Je lui aurais fait un mérite de sa fidélité à sa fiancée.

THÉRÈSE.

Mais que lui diras-tu quand tu vas le revoir ?

ÉMILIENNE.

Je n'en suis pas en peine. C'est bien peu de chose, va, ces vainqueurs de l'Europe ! Et cela se mène avec un ruban... Tu verras.

THÉRÈSE.

Oui, doux et soumis quand ils aiment, mais violents et terribles quand ils haïssent.

ÉMILIENNE.

Que m'importe sa haine ou son amour. Je ne le crains pas, te dis-je et, si je le veux, il renoncera à moi de lui-même. Tu ne me fais pas l'injure de

penser qu'après avoir donné mon cœur à M. de Vérandias, je donnerai ma main au colonel Roquebrune. Je ne serai ni comtesse, ni suivante d'une impératrice, mais marquise, et attachée à une princesse ou à une reine. Le retour offensif de Bonaparte n'a aucune chance de réussir. Cet aventurier et ses audacieux compagnons vont disparaître dans quelque effroyable tourmente, au milieu des décombres, de la fumée et du sang... Et les traces de leur équipée effacées, tout redeviendra calme, tranquille, heureux.

THÉRÈSE.

Et si tu te trompes? Si le suprême effort tenté par Napoléon réussit, avec lui on est habitué aux prodiges, juge de ce dont ses compagnons, exaspérés par un an de servitude, vont être capables.

ÉMILIENNE.

L'Europe est là, pour les mettre à la raison !

THÉRÈSE, douloureusement.

Oh ! Emilienne, l'étranger ? l'ennemi ?

ÉMILIENNE.

L'Etranger pour moi, c'est celui que je n'aime pas ; l'ennemi, c'est celui qui menace mon amour.

THÉRÈSE.

Prends garde, Émilienne, tu joues une partie terrible.

ÉMILIENNE.

Je la gagnerai.

SCÈNE V

LES MÊMES, DÉBORAH.

DÉBORAH.

Tout le monde est couché dans la maison, maîtresse, que dois-je faire ?

ÉMILIENNE.

Est-il toujours dans la petite rue ?

DÉBORAH.

Toujours.

THÉRÈSE.

Qui donc, mon Dieu ?

ÉMILIENNE.

M. de Vérandias.

THÉRÈSE.

Tu ne vas pas aller le retrouver ?

ÉMILIENNE.

Non. Rassure-toi. Tu vois que je suis tes conseils. Je deviens prudente, quoiqu'il m'en coûte. Déborah, va le congédier.

Déborah sort par la porte du fond.

THÉRÈSE.

Et s'il refuse de partir ?

ÉMILIENNE.

Il ne refusera pas. Je sais me faire obéir. Et tiens, je rentre chez moi. Es-tu rassurée ?

THÉRÈSE.

Je le serai tout à fait, quand Déborah sera revenue.

ÉMILIENNE.

Eh bien, tu restes?

THÉRÈSE.

Oui. Quand tout sera rentré dans l'ordre, j'irai te retrouver... Va... va .. n'attends pas ici... Tu me fais mourir d'inquiétude.

Émilienne sort.

SCÈNE VI

THÉRÈSE, seule, puis ROQUEBRUNE.

THÉRÈSE.

Dédaigner Roquebrune, si bon, si simple, si brave!... Et pour ce muguet de cour, ce soldat de parade, insolent et hardi... Oh! l'aveugle Émilienne! Que de chagrins elle se prépare... (Elle va à la fenêtre.) Voilà Déborah qui descend au jardin... Elle s'approche de la porte... Un homme était caché... Il lui parle... Elle recule effrayée... Il la saisit par le bras et l'entraîne. Mon Dieu! La porte s'ouvre... Qui donc était là?... Il faut appeler. (Épouvantée, elle va à la sonnette.) Non! Ce serait perdre Émilienne... Ah! le verrou...

Elle court vers la porte. Au même moment, elle s'ouvre et Roquebrune paraît. Thérèse recule terrifiée.

SCÈNE VII

THÉRÈSE, ROQUEBRUNE.

ROQUEBRUNE.

Thérèse.

THÉRÈSE.

Roquebrune !

ROQUEBRUNE, à demi-voix comme soulagé et attristé à la fois.

C'était Thérèse !... (La regardant avec douleur.) Oh! malheureuse enfant ! Ce n'était pas moi que vous attendiez !

THÉRÈSE, étouffant un cri.

Il croit... (A part.) Oh ! oui ! oui ! cela vaut mieux... pour Émilienne, pour lui... Il n'apprendra que trop tôt son malheur.

Elle tombe assise près de la table, à droite.

ROQUEBRUNE.

Oh! pauvre Thérèse... Je n'ose pas vous questionner... Et cependant... Qu'est-il donc arrivé? Quel coup de foudre? Comment, vous, si douce, si timide... (Thérèse se cache la figure dans ses mains.) Oh! je vous afflige, pardonnez-moi! C'est une simple imprudence, n'est-ce pas? Tout peut s'oublier? Se réparer? Ce n'est point si grave, que nous l'avons pu craindre.

THÉRÈSE.

Nous? N'êtes-vous donc pas seul à savoir ? Qui donc avec vous?

ROQUEBRUNE, avec hésitation.

Henri.

THÉRÈSE, affolée.

Henri !... Il saurait, lui ? Il pourrait croire... Oh! mais je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Etre accusée par Henri, le voir souffrir ? C'est trop me demander... Je n'ai pas ce courage !... Non! par pitié, mon ami, n'exigez pas tant de moi !

ROQUEBRUNE.

Thérèse, que voulez-vous dire ? Parlez !... Vous étiez là, vous attendiez cet homme, vous n'avez pu nier, prise sur le fait, vous ne l'avez même pas essayé... Et cependant... D'étranges soupçons me viennent. Émilienne est là... Thérèse ! Allez la chercher, je veux la voir et lui parler.

THÉRÈSE.

Mais que voulez-vous qu'elle vous dise ?

ROQUEBRUNE.

Ce que vous ne me dites pas vous-même... Ce que je ne puis, ce que je ne dois pas vous demander, car votre douleur m'arrête. Je crains... (Avec une violence contenue.) Si le malheur voulait qu'on m'ait trompé...

THÉRÈSE, suppliante.

Non ! Non !

ROQUEBRUNE, avec une gravité terrible.

Thérèse, allez chercher Émilienne... Il le faut !

La porte s'ouvre, Émilienne paraît.

THÉRÈSE.

La voici !

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, ÉMILIENNE, ROQUEBRUNE.

Émilienne les examine avec attention, pour essayer de deviner la situation sur leurs physionomies, très maîtresse d'elle-même, la figure résolue.

ROQUEBRUNE.

Émilienne !

ÉMILIENNE.

Eh bien ! qu'est-ce donc ? Pourquoi cette arrivée mystérieuse? Etes-vous poursuivi? Avez-vous besoin de vous cacher ? Pourquoi Thérèse est-elle bouleversée ? Que se passe-t-il ?

ROQUEBRUNE.

C'est ce que je vous demande de m'expliquer, Emilienne ?

ÉMILIENNE.

A moi ?

ROQUEBRUNE.

Oui, comme je l'ai demandé à Thérèse... Je suis arrivé à l'improviste, tout à l'heure, mais non au hasard. Je savais ce que je faisais, en venant à cette heure-là, à cette place-là. Je n'étais pas poursuivi, comme vous me le demandiez à l'instant. Bien au contraire, je poursuivais.

ÉMILIENNE, avec âpreté.

Qui donc? Vous avez vraiment des airs de soupçonner, qui sont intolérables !

ROQUEBRUNE.

Je ne soupçonne pas, je suis sûr!... Le hasard m'a mis en possession du secret d'un homme... de celui qui devait venir ce soir. La porte qui s'est ouverte devant moi, c'était pour lui qu'elle devait s'ouvrir... Au lieu de moi, c'est lui qui devrait être ici.

ÉMILIENNE, essayant de railler.

Voilà un beau roman! Espérez-vous nous le faire accepter?

ROQUEBRUNE.

Oh! ne riez pas! Émilienne... C'est inutile... Thérèse, moins maîtresse d'elle-même, moins préparée que vous, a avoué... Le fait est vrai, un homme était attendu.

ÉMILIENNE, avec une sourde ironie.

Eh bien! cet homme, puisqu'il existe, puisque vous avez surpris son secret, allez le trouver. Au lieu de nous tourmenter, interrogez-le... Il est probable qu'il saura vous répondre.

ROQUEBRUNE, froidement.

Non!

ÉMILIENNE.

Non? Pourquoi?

ROQUEBRUNE.

Parce que je l'ai tué.

THÉRÈSE, avec épouvante.

Tué! Grand Dieu! (Elle voit Émilienne qui est restée immobile comme frappée de la foudre, les yeux fixes, les bras inertes. Elle se jette sur elle.— Bas, à Émilienne.) Prends garde. Il croit que c'est moi qui suis coupable!

ÉMILIENNE, revenant à elle et parlant avec effort.

Tué!... Mais, voyons, je rêve... Ou vous voulez nous épouvanter... (Elle interroge Roquebrune du regard.) Vous l'avez tué? Ce malheureux! Pour une parole imprudente, pour un soupçon mal fondé... Et vous venez, brutalement, nous l'apprendre à Thérèse et à moi. Et vous prétendez être sûr que l'une de nous l'aimait! Eh bien, puisqu'il vous faut une coupable, jugez, condamnez. Laquelle?

ROQUEBRUNE.

Émilienne! Oh! ne me bravez pas! Jugez, par ce que j'ai déjà fait, sans hésiter, de ce dont je suis capable. Peut-être ne vous êtes-vous jamais doutée à quel point je vous aime... Eh bien! apprenez-le donc!... Plutôt que de vous savoir à un autre, j'aimerais mieux...

ÉMILIENNE.

Me tuer aussi peut-être?

ROQUEBRUNE.

Oui, si j'étais sûr...

ÉMILIENNE.

Eh bien! soyez-en donc sûr...

ROQUEBRUNE.

Malheureuse!

THÉRÈSE, se jetant entre Roquebrune et Émilienne.

Elle ment! ce n'est pas elle! Mais je vous l'ai dit, ce n'est pas elle! Ne lui demandez rien. A-t-elle l'air d'une criminelle? Vous voyez bien qu'elle ne pleure pas... Vous voyez bien qu'elle est calme.

ROQUEBRUNE.

Oui, calme, terriblement calme!

THÉRÈSE, avec des larmes.

C'est qu'elle est sûre d'elle et de moi! Elle savait bien que je ne la laisserais pas accuser, et que je parlerais, si pénible que cela me dût être, devant vous que j'aime tant.

ROQUEBRUNE, l'épiant.

Et, s'il le fallait, devant Henri?

THÉRÈSE, ne comprenant pas.

Devant Henri?

ROQUEBRUNE.

Oui! Henri, qui est là, qui me garde contre une surprise... En sortant d'ici, tout à l'heure, il est venu me retrouver. Il a eu confiance en moi, il m'a laissé libre d'agir à ma guise... Mais il m'attend... Je n'ai qu'un signe à lui faire, pour qu'il vienne... Faut-il l'appeler?

THÉRÈSE, avec épouvante.

Non! Quelle preuve nouvelle serait-ce pour vous? Je suis déjà assez malheureuse!... Oh! je quitterai cette maison, je disparaîtrai... J'irai me cacher, au fond d'un couvent, pour expier le crime commis, pleurer l'innocence perdue, obtenir le pardon demandé... Oh! par pitié, à genoux, Roquebrune. Mais épargnez-moi cette dernière torture.

ÉMILIENNE, saisissant Thérèse et la relevant dans ses bras.

Non, ma bonne, ma noble Thérèse, relève-toi! (A Roquebrune.) Soyez heureux, monsieur, vous le voyez, vous avez déchiré deux cœurs au lieu d'un.

ROQUEBRUNE, avec émotion.

Pardonnez-moi, Émilienne. Et vous, Thérèse, oh! je voudrais prendre toute votre peine et l'ajouter à la mienne, car c'est un désespoir pour moi

de vous voir souffrir et d'en être cause. Cet homme, maintenant, je voudrais l'avoir épargné... Mais vous le savez, je ne suis qu'un soldat... Je ne sais ni patienter, ni dissimuler. Je me suis laissé emporter par la violence de mes sentiments et j'ai frappé, avant même d'avoir réfléchi... Cependant Henri était présent, et si je n'étais pas intervenu, c'était lui qui allait s'attaquer à ce malheureux. Il était aussi atteint que moi, aussi furieux, aussi jaloux... Non, j'ai tort de dire cela : il n'avait pas de jalousie, il n'avait que de la colère et, au milieu de cette colère même, il n'a pas douté de vous. Pas un instant il ne vous a crue infidèle.

THÉRÈSE, sanglotant.

Oh! Henri, noble et généreux cœur !

ROQUEBRUNE, avec une grande douceur.

Aussi, voyez-vous, Thérèse, il ne faut pas trop m'en vouloir, j'ai la tête vive et la main prompte, mais je ne suis pas méchant. Dites-vous que j'ai agi pour l'honneur, le vôtre aussi bien que le mien, et qu'en somme, pour avoir le droit de connaître ce terrible secret, j'ai risqué ma vie.

THÉRÈSE, d'une voix tremblante.

Ce que votre honneur vous a commandé de faire, vous l'avez fait loyalement, n'est-ce pas?

ROQUEBRUNE.

Loyalement.

THÉRÈSE.

Eh bien, je prierai pour ce malheureux, et pour vous.

ROQUEBRUNE.

Émilienne, ne me tendrez-vous pas la main?

Émilienne lui tend la main. Il la prend, mais à peine s'il la serre, elle la retire avec horreur.

ÉMILIENNE, à Thérèse.

Allons!... Viens! j'étouffe!

Elles sortent.

SCÈNE IX

ROQUEBRUNE, puis LA CHABRAQUE et HENRI

ROQUEBRUNE, les suit du regard, il hoche tristement la tête.

Pauvre fille! (Il va à la porte, l'ouvre et à mi-voix appelle.) La Chabraque!

LA CHABRAQUE, paraissant.

Présent, mon colonel.

ROQUEBRUNE.

Va chercher M. de Rimbert, puis tu pourras lâcher la mulâtresse... Elle n'a rien vu, ni rien entendu?

LA CHABRAQUE.

Non, mon colonel, la gaillarde est sous clef, dans sa chambre... J'ai été obligé de la ficeler... C'est méchant ces femmes de couleur. Elle voulait me mordre.

ROQUEBRUNE.

Va...

La Chabraque sort par le jardin. Roquebrune s'assied, pensif. Au bout d'un très court instant, Henri paraît suivi de La Chabraque. Henri vient à Roquebrune et la Chabraque sort par la porte du fond.

HENRI.

Eh bien?... Vous hésitez à me répondre.

ROQUEBRUNE.

Henri!...

HENRI.

Celle qui était au rendez-vous, c'était Thérèse?

ROQUEBRUNE.

Oui.

HENRI, avec force.

Il est impossible qu'elle soit coupable.

ROQUEBRUNE.

C'est accuser Émilienne!

HENRI, avec chaleur.

Je n'accuse personne. Je défends la femme que j'aime, qui ne m'a pas trahi, qui ne peut mentir que par générosité ou par dévouement, et dont je garantis l'honneur comme je garantirais le mien.

ROQUEBRUNE, avec éclat.

Ah! ta confiance, que je la trouve belle et que je l'envie. Ce cri, qui te jaillit du cœur, tout brûlant, que n'aurais-je pas donné tout à l'heure pour le pousser! Tu n'as pas douté, toi, devant les aveux de celle que tu aimes, et moi, malgré ces aveux, je suis resté plein d'inquiétude et de souci... Ah! c'est toi qui as raison... Tout le monde a menti et m'a trompé... Mais la servante... la servante est là... Je peux la payer... l'effrayer...

HENRI.

Y pensez-vous? Apprendre à cette fille que vous êtes ici... Et si elle vous trahit?

ROQUEBRUNE.

C'est vrai ! Je dois tout sacrifier aux intérêts si grands qui m'ont été confiés... Je ne puis disposer de moi, avant demain soir... Mais alors... Oh ! Il faudra que Thérèse devant toi, devant nous deux s'explique... Et malheur à qui se sera joué de moi ! Ecoute, nous allons sortir, à la porte nous nous séparerons, mais si après-demain je suis encore vivant, je te ferai savoir où tu devras me trouver.

HENRI.

C'est bien ! J'y serai.

LA CHABRAQUE.

La moricaude est lâchée, mon colonel.

ROQUEBRUNE.

Partons !

LA CHABRAQUE.

Je fermerai la porte derrière vous.

Ils sortent.

SCÈNE X

ÉMILIENNE, DÉBORAH.

ÉMILIENNE, une lettre à la main, entrant avec précaution.

Ils sont partis !

Elle va à la porte-fenêtre et regarde dans le jardin.

DÉBORAH.

Maîtresse ! que s'est-il donc passé ?

ÉMILIENNE.

Rien! tais-toi! (Lui donnant la lettre.) Et demain, à la première heure, ce billet chez le comte de Moigneville. (Tendant le bras vers la porte par laquelle Roquebrune est sorti.) Ah! misérable! Celui-là saura me venger de tout le mal que tu m'as fait!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Chez Fouché. — Un salon. — Portes au fond, à droite et à gauche ; — porte sous tenture, au premier plan à droite. — Fenêtre à droite, porte au second plan à gauche, cheminée au premier plan à gauche, fauteuils autour de la cheminée. — Table-bureau, à droite, au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

MOIGNEVILLE, SAINT-JEAN.

Moigneville, au bureau, écrit.

SAINT-JEAN.

Monsieur le comte, c'est un courrier de Vienne qui demande à parler à Mgr le duc d'Otrante.

MOIGNEVILLE.

Répondez que le duc est absent de son hôtel. Il est à la campagne, chez lui, à Ferrières. Si on tient à le voir, qu'on y aille...

SAINT-JEAN.

C'est que le courrier prétend avoir des dépêches très pressées du prince de Talleyrand pour Monseigneur.

MOIGNEVILLE.

Dites-lui qu'il les laisse et qu'on les fera parvenir... Surtout ne soufflez mot de ma présence ici... Elle doit être aussi ignorée que celle de votre maître.

SAINT-JEAN.

Monsieur le comte peut être tranquille.

MOIGNEVILLE.

Oui, Saint-Jean, je sais que vous êtes tout dévoué à M. Fouché et qu'on doit avoir confiance en vous. (saint-Jean va pour sortir.) Ah! M. Rouquin est-il arrivé?

SAINT-JEAN.

Il attend dans l'antichambre.

MOIGNEVILLE.

Envoyez-le moi...

SCÈNE II

MOIGNEVILLE, ROUQUIN.

MOIGNEVILLE, se lève, avec des papiers et va s'adosser à la cheminée.

Bonjour, monsieur Rouquin.

ROUQUIN, saluant.

Monsieur le comte.

MOIGNEVILLE.

Voyons un peu où nous en sommes depuis hier. Le colonel Roquebrune...

ROUQUIN.

Après avoir couché à l'hôtel de la Victoire, rue Béthisy, dans une chambre au troisième, il est sorti, ce matin, dès huit heures, et s'est rendu au Palais-Royal. Là, il a été accosté par deux hommes vêtus de lévites bleues, des officiers en bourgeois, qui après quelques brèves paroles l'ont emmené rue Saint-Honoré, près l'église Saint-Roch, au n° 312. Ils sont entrés là et le colonel n'en est ressorti qu'à dix heures.

MOIGNEVILLE.

Seul?

ROUQUIN.

Seul. Pendant l'heure qu'il est resté dans la maison avec ses deux compagnons, il y est venu plus de trente personnes, qui toutes avaient la même allure décidée, et presque le même costume.

MOIGNEVILLE.

Officiers en demi-solde.

ROUQUIN.

Oui, monsieur le comte.

MOIGNEVILLE.

C'est un de leurs centres de réunion...

ROUQUIN.

Nouveau, car je ne le connaissais pas.

MOIGNEVILLE.

Est-ce que vous vous êtes contenté de rester dans la rue?

ROUQUIN.

Oh ! monsieur le comte ne me fait pas l'injure de le croire. Voyant tous ces gens entrer, j'ai suivi, et suis arrivé devant une porte sur laquelle une plaque portait ces mots : Lise Francœuil, modiste.

MOIGNEVILLE.

Pour hommes, alors.

ROUQUIN.

Pensant bien qu'il y avait un mot de passe, je n'essayai pas de pénétrer, mais, sur le palier, j'avisai un petit appentis couvert en zinc qui s'avançait jusqu'auprès de la fenêtre. Je m'y glissai, au risque de tomber dans la cour, mais bientôt, adossé au chéneau, si je ne voyais rien j'eus la satisfaction d'entendre d'abord un bourdonnement de paroles, puis une voix distincte. Et c'était justement le colonel Roquebrune qui parlait. Il annonçait l'arrivée imminente de l'Empereur, la complicité assurée de l'armée. Son discours était chaudement accueilli et même, tout près de la fenêtre, il y avait un des auditeurs qui ne cessait de répéter : moi, tout m'est égal, pourvu que le gros cochon s'en aille!... Je n'ai pas osé comprendre de qui il voulait parler.

MOIGNEVILLE.

Je vais vous le dire, monsieur Rouquin : c'était de Sa Majesté très chrétienne. Le propos a été tenu par le général Chouart ainsi qu'il résulte du rapport que j'ai là.

Il montre son dossier.

ROUQUIN.

Monsieur le comte est bien et vite informé.

MOIGNEVILLE.

J'y tâche. (Il va à son bureau et repose le dossier.) Mais n'avez-vous entendu que cela?

ROUQUIN.

J'ai entendu aussi le colonel qui disait : le jour où il faudra nous réunir tous, en uniforme, pour marcher à la rencontre de l'Empereur, vous serez prévenus par un signal que je donnerai.

MOIGNEVILLE.

Et ce signal ?

ROUQUIN.

Un bouquet blanc, placé sur le piédestal d'Henri IV, au Pont-Neuf.

MOIGNEVILLE, il prend des notes.

Et où se réunira t-on ?

ROUQUIN.

Barrière de Bercy, chez un nommé Durieu, marchand de bois, qui a de vastes chantiers.

MOIGNEVILLE.

Bien. Si l'on veut prendre tous ces gaillards-là dans une souricière, le moyen est tout indiqué.

ROUQUIN.

Oh ! Monsieur le comte, à quoi ça servirait-il ?

MOIGNEVILLE.

A exterminer toute cette engeance qui nous ferait graine de révolutionnaires !... Mais revenons à notre affaire.

ROUQUIN.

Le conciliabule terminé, tous ces gens-là sont sortis, l'un après l'autre, sans avoir l'air de se connaître... Le colonel est allé, en flânant, jusqu'à la place Vendôme, il a fait le tour de la colonne, comme pour s'assurer qu'elle y était encore, puis il est

entré dans un petit estaminet de la rue des Moulins où il s'est fait servir à déjeuner.

MOIGNEVILLE.

A merveille. Dans une heure, vous irez sur le boulevard devant le Pavillon de Hanovre. Vous verrez venir le colonel. Vous l'aborderez en lui montrant cette carte. Il vous suivra.

ROUQUIN.

Faudra-t-il amener du monde pour le cas où il résisterait? C'est un terrible homme!

MOIGNEVILLE.

Il viendra de bon gré. Vous l'accompagnerez jusqu'ici, pour qu'il n'ait rien à demander à personne, et quand il sortira, vous le suivrez.

ROUQUIN.

Et si je reçois l'ordre de l'arrêter?

MOIGNEVILLE.

Tant que vous ne l'aurez pas reçu de moi, vous le tiendrez pour non avenu.

ROUQUIN.

Il suffit, monsieur le comte. Je vous réponds du colonel Roquebrune. Et je vous avouerai que cela me fait plaisir. Il me plaît cet homme-là.

MOIGNEVILLE.

Monsieur Rouquin, point d'enthousiasme. En bonne police, l'habileté cesse où la passion commence.

SCÈNE III

MOIGNEVILLE, FOUCHÉ.

FOUCHÉ.

Très juste. Mon ami Talleyrand en d'autres termes disait : Pas de zèle.

MOIGNEVILLE, à Rouquin.

Allez. (Rouquin salue et sort.) Vous a-t-on remis, monseigneur, les dépêches, que le prince vous envoie?

FOUCHÉ.

Je viens de les lire.

MOIGNEVILLE.

Il vous donne des nouvelles du Congrès?

FOUCHÉ.

Oui. Il paraît que la nouvelle du débarquement de Napoléon les a tous attérés. L'empereur de Russie et le roi de Prusse en ont abandonné leurs intrigues au sujet de la Saxe, l'empereur d'Autriche est devenu muet. Metternich a la jaunisse et lord Wellington, l'homme froid, s'est oublié jusqu'à jurer et à dire, en français, que c'était intolérable. Il n'y a que le prince de Talleyrand qui s'amuse... oh! mais beaucoup, parce qu'hier on l'écoutait à peine, et qu'aujourd'hui tout le monde lui fait risette... Il me demande où nous en sommes, ici.

MOIGNEVILLE.

Que lui répondrez-vous, monseigneur?

FOUCHÉ.

Que nous nous débattons en pleine anarchie et que l'Empereur n'a plus qu'à arriver.

MOIGNEVILLE.

Quoi ! vous aussi vous croyez à une reconstitution de l'Empire ?

FOUCHÉ.

Doucement, mon cher, n'allez pas plus loin que ma pensée. Pour le moment je crois à la rentrée de l'Empereur. Quant à la reconstitution de l'Empire, c'est une autre affaire. Je n'y crois pas plus que je n'ai cru à la durée du règne de Sa Majesté Louis XVIII.

MOIGNEVILLE.

Et cependant vous lui avez offert vos services.

FOUCHÉ.

Et c'est sur le refus qu'il en a fait que je l'ai jugé... J'ai compris, en un instant, que ces gens-là n'avaient rien appris et rien oublié.

MOIGNEVILLE.

Et vous avez commencé à les battre en brèche...

FOUCHÉ.

Il fallait bien en contribuant à les renverser, leur prouver que j'aurais pu les maintenir.

MOIGNEVILLE.

Ils ont commis la faute de ne pas le comprendre...

FOUCHÉ.

Cela leur vaudra un nouveau séjour à l'étranger. Là, ils pourront réfléchir et, à leur retour, ils seront plus sages...

MOIGNEVILLE.

Espérez-vous donc pour eux une rentrée prochaine?

FOUCHÉ.

J'y travaille.

MOIGNEVILLE.

Napoléon n'est pas encore remonté sur son trône...

FOUCHÉ.

Et je m'apprête déjà à l'en faire descendre. Il faut toujours prendre les choses de loin. Vous savez, Moigneville, comme j'ai agi franchement avec les princes... Vous avez été, vous êtes encore mon intermédiaire auprès d'eux... La comédie qui se joue, je veux que le roi la connaisse. C'est un amateur... Il appréciera mon jeu. Je désire passionnément conquérir sa faveur. Je dois donc mériter sa confiance... Demain, il me verra ministre de Napoléon... Qu'il ne doute pas que ce soit dans l'intérêt de la Monarchie... Je tiens dans ma main tout le parti libéral... J'étais prêt à le lui amener, moyennant quelques concessions. Les ultras ne lui ont pas permis de les faire... Après la leçon qu'il va recevoir, il sera plus conciliant... Napoléon, qui me hait, ne fera pas de façons pour me prendre avec lui, vous en aurez la preuve tout à l'heure... Je vous préviens pour que vous sachiez bien vers quel but je marche, et que vous ne vous étonniez, ni de ce que vous m'entendrez dire, ni de ce que vous me verrez faire.

MOIGNEVILLE.

Monseigneur, je crois bien vous connaître et cependant la profondeur de vos vues m'étonne toujours.

FOUCHÉ, riant.

Mon cher, lorsqu'on a été compère et compagnon avec Robespierre, qu'on a vu tomber la tête de Danton et celle de Louis XVI, qu'on n'a pas été fusillé par Napoléon, après l'affaire de Walcheren et qu'on est, pour moitié, dans le retour de l'île d'Elbe, on n'est pas un alphabet dans lequel tout le monde puisse lire.

SAINT-JEAN.

Monseigneur, c'est un courrier de Ferrières.

FOUCHÉ.

La duchesse, qui m'envoie, sans doute, des nouvelles... Qu'on le fasse entrer chez moi. J'y vais.

Il sort.

SCÈNE IV

MOIGNEVILLE, suivant Fouché des yeux.

Double traître, qui conduit une double intrigue, dans laquelle il dupe le Roi et l'Empereur... Il ne me dit que ce qu'il veut que je répète... Mais je saurai bien deviner ce qu'il me cache... Pour l'instant, mon intérêt est de le servir... Mais le jour où je n'aurai plus besoin de lui, je l'abattrai, pour triompher de sa chute... Ce ne sera que lui rendre ce qu'il a fait à tant d'autres.

SCÈNE V

MOIGNEVILLE, SAINT-JEAN, puis RÉMY.

SAINT-JEAN.

Le secrétaire de monsieur le comte est là et demande à lui dire un seul mot...

MOIGNEVILLE.

Faites-le venir... (Rémy entre.) Que se passe-t-il donc, Rémy, pour que vous me relanciez jusqu'ici?

RÉMY.

Monsieur le comte, deux motifs m'amènent. Le premier le plus sérieux : on vient du Château de vous envoyer avertir qu'un ordre d'arrêter monseigneur le duc d'Otrante a été signé ce matin par M. de Bourienne.

MOIGNEVILLE.

De qui est cet avis?

RÉMY.

De M. l'abbé de Montesquiou.

MOIGNEVILLE.

Alors la nouvelle est sûre. L'ordre ne concerne-t-il que M. Fouché ?

RÉMY.

Il concerne aussi le duc de Rovigo, le maréchal Davout, M. de Bassano, M. de la Valette et le comte Réal...

MOIGNEVILLE.

Eh! c'est un ministère tout composé. Le prochain, peut-être.

RÉMY.

Que dois-je faire?

MOIGNEVILLE.

Il faut, à tout prix, que nous soyons libres de nos mouvements jusqu'à ce soir. Organisez-moi rapidement une contre-surveillance et que pas un agent ne puisse approcher d'ici sans que je sois prévenu.

RÉMY.

Bien, monsieur le comte. Maintenant le second motif de ma venue : mademoiselle de Réval s'est présentée tout à l'heure chez vous, accompagnée d'une suivante et demandant à vous voir... J'ai d'abord affirmé que j'ignorais où vous étiez, mais elle a insisté avec tant de force, que j'ai pensé que peut-être il y avait pour vous un intérêt très grand à savoir ce qu'elle voulait vous dire...

MOIGNEVILLE.

Et...

RÉMY.

Et j'ai pris sur moi de l'amener. Elle est là....

MOIGNEVILLE, regardant sa montre.

Oui, j'ai le temps. Allez chercher mademoiselle de Réval.

Rémy sort.

SCÈNE VI

MOIGNEVILLE, ÉMILIENNE.

MOIGNEVILLE.

Qu'y a-t-il donc, chère Émilienne? N'avez-vous

pas reçu la réponse que j'ai donnée ce matin à Déborah?

ÉMILIENNE.

Et où vous me disiez que vous viendriez ce soir... Si, je l'ai reçue, mais dévorée d'impatience, folle de douleur et de colère, je n'ai pas eu la force d'attendre... J'ai voulu vous voir, sur-le-champ, me plaindre, parler, crier... Car la contrainte où je suis m'étouffe, et si elle devait durer j'en mourrais!

MOIGNEVILLE.

Voyons, calmez-vous, rassurez-vous... Je suis votre ami, prêt à vous servir.

ÉMILIENNE.

Et aussi à me venger, n'est-ce pas?

MOIGNEVILLE.

De qui?

ÉMILIENNE.

De ce misérable Roquebrune! De ce soldat grossier et féroce qui m'a outragée, blessée, oh! blessée jusqu'au fond du cœur.

MOIGNEVILLE.

Dites-moi ce que vous voulez, je l'exécuterai.

ÉMILIENNE.

Ce que je veux?

MOIGNEVILLE.

Oui, commandez, quoi que ce soit, ce sera fait. Mais il faut que vous vous expliquiez... Je ne saurais deviner vos griefs... suppléer à vos intentions...

ÉMILIENNE, assombrie.

Mes griefs? Ils sont mortels!... Mes intentions...

Un silence.

MOIGNEVILLE, s'approchant d'elle à demi-voix comme complice.

Mortelles aussi?...

ÉMILIENNE, hésitant et passant la main sur son front avec angoisse.

M'obligerez-vous donc à prononcer un arrêt?

MOIGNEVILLE.

N'avez-vous pas assez de haine pour cela?

ÉMILIENNE, avec force.

Oh! Dieu! si!

MOIGNEVILLE.

Ne vous a-t-il pas fait tout le mal qu'il pouvait vous faire?

ÉMILIENNE.

Plus! Plus! le lâche! Il m'a forcée à dissimuler, à me contraindre, à mentir, quand toute ma rage me montait aux lèvres en aveux insultants, quand j'aurais voulu le souffleter de toute l'atroce vérité! Oh! ce que j'endure, depuis hier, qui pourrait le comprendre?

MOIGNEVILLE.

Moi, qui ai enduré les mêmes tourments que vous, lorsque je vous voyais en aimer un autre et que j'étais sans espoir de vous mériter jamais. Car ce malheureux Vérandias... (Émilienne se cache la tête dans ses mains.) je l'ai jalousé de toutes mes forces... Et, au terrible prix même dont il l'a payé, j'envierais encore l'amour qu'il avait obtenu... Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais il faut qu'aucune équivoque n'existe entre nous. Jamais plus je ne ferai allusion à ce secret... De ceux qui vous sont étrangers, le colonel Roquebrune et moi, seuls, l'aurons connu, et quand Roquebrune

aura disparu, vous n'aurez qu'à oublier vous-même, pour que tout soit effacé.

ÉMILIENNE, lentement.

Quand Roquebrune aura disparu... Il disparaîtra donc?

MOIGNEVILLE.

Oui.

ÉMILIENNE.

Et comment?

MOIGNEVILLE.

Oh! mon Dieu! dans ces temps troublés, le plus innocent des hommes est à la merci d'une inimitié... Une dénonciation suffit à vous perdre. Les complots courent les rues, on y peut impliquer qui l'on veut. A plus forte raison peut-on compromettre ceux qui les ourdissent... Avant demain soir, je vous aurai fait raison de votre ennemi.

ÉMILIENNE.

Pourquoi ce délai?... Oubliez-vous les dangers que je cours?...

MOIGNEVILLE.

Non, mais ne craignez rien, je les annulerai. Il faut que vous compreniez que si je contribue à conduire les événements, je ne suis pas maître absolu... J'ai à compter avec d'autres volontés, très puissantes, souveraines... On me doit déjà beaucoup. On me devra encore davantage. Et la comtesse de Moigneville sera une très grande dame, à la cour du Roi... Reposez-vous sur moi du soin de la protéger et de la défendre... Est-ce compris et entendu?

Il lui tend la main.

ÉMILIENNE, avec hésitation avance sa main, puis résolument.

Oui.

MOIGNEVILLE.

C'est bien! chère Émilienne, calmez-vous, maintenant rentrez chez vous, et comptez sur mon entier dévouement. (Émilienne se voile.) Il ne faut pas qu'on vous voie sortir.

SAINT-JEAN, entrant.

Monsieur le comte, M. Rouquin vient d'arriver...

MOIGNEVILLE.

Accompagné d'un homme?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte.

MOIGNEVILLE, à Émilienne, bas.

L'homme est le colonel Roquebrune.

ÉMILIENNE, tressaillant et serrant son voile sur son visage.

Dieu!

MOIGNEVILLE, à Saint-Jean.

Ils sont en bas?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte.

ÉMILIENNE.

S'il monte, il va voir Déborah qui attend là, et je suis perdue.

MOIGNEVILLE.

Ne craignez rien. (Il va à la porte et appelle.) Déborah! (La servante entre. A Saint-Jean.) Introduisez ici M. Rouquin et la personne qui l'accompagne.

(A Émilienne.) Je vais vous conduire moi-même par l'escalier dérobé. Passez.

Émilienne et Déborah sortent.

MOIGNEVILLE.

Le voilà; il était temps!

Il sort.

SCÈNE VII

ROQUEBRUNE, ROUQUIN.

ROUQUIN.

Colonel, nous sommes arrivés où j'avais l'ordre de vous amener.

ROQUEBRUNE.

Alors, mon cher monsieur, vis-à-vis de moi, vos fonctions sont variables : tantôt limier pour me dépister, tantôt caniche pour me conduire?

ROUQUIN.

Ah! colonel, vous m'aviez donc reconnu?

ROQUEBRUNE.

Mon brave, voilà huit jours que je me demande si je ne vais pas vous emmener dans un petit coin pour vous tordre le cou à loisir.

ROUQUIN.

Vous auriez eu bien tort.

ROQUEBRUNE.

On ne sait ces choses-là qu'après, et vous ne seriez pas ici pour me le dire.

ROUQUIN.

Vous vous seriez privé d'un de vos plus sincères admirateurs... Voyez-vous, je me connais en hommes, eh bien, même parmi ma clientèle de gens prêts à tout faire, je n'en ai pas encore rencontré beaucoup de votre trempe.

ROQUEBRUNE.

Très flatté d'avoir mérité l'estime d'un connaisseur. Mais je ne vous ai pas tout montré, monsieur de la police. J'ai encore quelques petits tours dans mon sac, à votre disposition, le cas échéant...

ROUQUIN.

Merci, colonel, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Moigneville paraît.

MOIGNEVILLE, à Rouquin.

Prévenez monseigneur.

Rouquin salue et sort.

SCÈNE VIII

ROQUEBRUNE, MOIGNEVILLE.

ROQUEBRUNE, à part.

L'homme du Sabot-Rouge... l'ami de madame de Réval, voyons ce qu'il veut celui-là.

MOIGNEVILLE.

Colonel, monseigneur le duc d'Otrante va venir dans un instant, il est en conférence avec les personnes que vous devez rencontrer ici...

ROQUEBRUNE.

Il les prépare à m'entendre.

MOIGNEVILLE.

Et sans doute à vous approuver...

ROQUEBRUNE.

Je suis ravi, monsieur, de ce délai qui me permet de jouir de votre compagnie. Vous n'êtes pas un étranger pour moi, je n'ignore pas quelles relations vous avez avec la famille de Réval.

MOIGNEVILLE.

Ah!

ROQUEBRUNE.

Oui, je sais que vous êtes, pour la marquise et pour ses nièces, un ami précieux... Et c'est d'autant plus méritoire à vous que c'est assurément pure bonté d'âme, car vous n'avez rien à attendre de ce qu'un homme de votre mérite peut espérer de jeunes et jolies femmes, puisque Thérèse est fiancée à mon ami M. de Rimbert, et qu'Émilienne m'est destinée à moi-même.

MOIGNEVILLE.

Quel choix meilleur ces jeunes filles eussent-elles pu faire?

ROQUEBRUNE.

Pour Henri, vous avez raison. Pour moi, vous êtes trop indulgent... Mais si indigne que je sois de mon bonheur, il m'est promis, il m'appartient et je ne suis pas de caractère à m'en laisser frustrer...

MOIGNEVILLE.

Vous l'avez terriblement prouvé hier...

ROQUEBRUNE.

Ah! vous connaissez déjà cet incident?

MOIGNEVILLE.

Je l'ai connu ce matin, de la bouche même de la principale intéressée...

ROQUEBRUNE, avec agitation.

De qui voulez-vous parler ?

MOIGNEVILLE.

Peut-il y avoir un doute dans votre esprit ?

ROQUEBRUNE.

Et dans le vôtre, monsieur, n'y en a-t-il pas ? Vous me paraissez singulièrement instruit de tout ce qui me concerne, mais encore voudrais-je savoir d'où vous connaissez toutes ces choses.

MOIGNEVILLE.

Colonel, je connais toutes ces choses, parce que c'est mon habitude, en général, de connaître tout, et qu'en plus, dans ce cas particulier, c'est mon intérêt...

ROQUEBRUNE.

Votre intérêt ?...

MOIGNEVILLE.

Oui, colonel, c'est mon intérêt de prouver que les soupçons que, vous et M. de Rimbert, vous avez pu avoir ne sont fondés que sur des apparences. J'ai voué trop d'amitié à madame de Réval pour permettre qu'elle éprouve le violent chagrin de renoncer à des projets depuis si longtemps formés... Je prouverai qu'entre M. de Vérandias et...

ROQUEBRUNE.

Et ?...

MOIGNEVILLE.

Et mademoiselle Thérèse de Réval, rien ne s'est

passé jamais qui puisse faire hésiter M. de Rimbert à tenir ses engagements... Et en agissant ainsi je justifierai, je pense, à vos yeux, ce titre d'ami précieux dont vous m'avez, avec un peu d'ironie, gratifié tout à l'heure.

ROQUEBRUNE.

Monsieur, on peut se tromper sur tout le monde. Mais je suis plein de franchise et je n'hésite jamais à reconnaître mes torts. J'ai eu des doutes sur vous, j'en conviens. Mais les assurances que vous venez de me donner m'ont fait du bien... Je suis trop malheureux depuis hier. Rien que d'avoir soupçonné Émilienne, j'ai failli mourir de chagrin et de colère. Si elle avait été coupable, je me serais rué dans quelque aventure désespérée pour me faire tuer. Mais c'est fini... Je veux être raisonnable... Et la dernière preuve que je puisse attendre, la meilleure, la plus sûre, car je ne vois pas quel intérêt vous auriez à me tromper, c'est cette justification de Thérèse que vous m'annoncez... Faites cela, monsieur, rendez la sécurité à tout le monde. Foi de soldat, vous aurez en moi un obligé et, pour quoi que ce soit, vous n'aurez qu'à me faire signe, je serai prêt à vous servir.

MOIGNEVILLE.

Eh bien! colonel, comptez sur moi, je me charge de vous donner une certitude : avant vingt-quatre heures vous n'aurez plus aucun doute.

ROQUEBRUNE.

Doublement merci, monsieur, car vous l'avez pu constater, je ne suis pas patient et n'aime pas à attendre...

MOIGNEVILLE.

Vous n'attendrez pas... (Fouché paraît.) Voici Monseigneur le duc d'Otrante.

SCÈNE IX

MOIGNEVILLE, ROQUEBRUNE, FOUCHÉ.

FOUCHÉ, souriant, à Moigneville et à Roquebrune.

C'est le terrible colonel?

ROQUEBRUNE.

Oui, Monseigneur!

FOUCHÉ.

M. de Moigneville, veillez, je vous prie, à ce que nous ne soyons pas dérangés.

MOIGNEVILLE, à part.

Il m'éloigne.

Il salue et sort.

FOUCHÉ.

Asseyez-vous, colonel. Voyons, maintenant, quelle commission l'Empereur vous a-t-il donnée pour moi?

ROQUEBRUNE.

Il ne m'a pas donné de commission, Monseigneur, il m'a donné des ordres...

FOUCHÉ.

Ah! Sa Majesté, je le vois, n'a point douté de mon dévouement... Et ces ordres sont?

ROQUEBRUNE.

De lui faire ouvrir les portes de sa Capitale et d'aller l'attendre aux Tuileries.

FOUCHÉ.

L'Empereur me croit bien puissant...

ROQUEBRUNE.

Il sait de quoi vous êtes capable...

FOUCHÉ.

Je justifierai sa confiance... Mais le zèle n'est pas sans mérite, en ce moment, et l'Empereur, avec d'autres, aurait pu avoir des déceptions...

ROQUEBRUNE.

Il savait qu'avec vous il n'en pouvait pas avoir.

FOUCHÉ.

Parce que?...

ROQUEBRUNE.

Parce que, compromis auprès des Bourbons, vous n'aviez de chance de revenir au pouvoir qu'avec lui.

FOUCHÉ.

J'aurais pu renoncer au pouvoir.

ROQUEBRUNE.

Il ne vous l'aurait pas permis.

FOUCHÉ.

Ah! ah! si donc j'avais hésité?...

ROQUEBRUNE.

L'Empereur m'avait donné son dernier mot : Tu lui diras que j'oublierai toutes ses fautes, mais au prix d'une soumission absolue. S'il me résiste, je le brise. C'est à choisir : Le Ministère ou Vincennes...

FOUCHÉ, sursautant.

Vincennes!

ROQUEBRUNE, froidement.

Oui, un cachot d'Altesse : celui du duc d'Enghien.

FOUCHÉ, souriant.

Allons, je vois bien qu'il est toujours le même homme : il réussira.

ROQUEBRUNE.

Ou nous y périrons...

FOUCHÉ.

En tout cas, colonel, vous pourrez rendre compte à Sa Majesté de ce que j'avais fait pour son service, avant même de vous voir... J'ai pressenti les chefs de l'armée, ranimé le zèle des libéraux, groupé les mécontents... Ils sont ici, vous allez les voir... Je conspire, monsieur, depuis un mois pour notre maître.

ROQUEBRUNE.

Eh! Monseigneur, si vous ne conspiriez pas, que feriez-vous donc?

FOUCHÉ.

Et vous, qu'avez-vous fait depuis que vous êtes à Paris?

ROQUEBRUNE.

J'ai vu tous les chefs des sociétés bonapartistes, et je me suis entendu avec eux pour soulever les faubourgs si le Roi ne part pas.

FOUCHÉ.

On se battra?

ROQUEBRUNE.

On se battra.

FOUCHÉ.

Et des armes?

ROQUEBRUNE.

Trente mille fusils et dix mille pistolets. Des sabres et des piques pour le reste.

FOUCHÉ.

Avec quel argent se les est-on procurés?

ROQUEBRUNE.

Avec l'argent du duc d'Orléans.

FOUCHÉ.

Vous dites?

ROQUEBRUNE.

Je dis : du duc d'Orléans... Vous le savez bien, puisque c'est vous qui l'avez donné... Oui, vous songiez alors à remplacer le Roi par un lieutenant-général du Royaume... un Bourbon qui serait libéral, les lys avec le drapeau tricolore... C'était une jolie conception... Mais l'Empereur y a mis bon ordre... Si bien que l'argent, qui était venu de la flûte s'en ira par le tambour.

FOUCHÉ.

Mais, colonel!

ROQUEBRUNE.

Tout ceci, à titre de renseignement, Monseigneur, et sans l'ombre de récrimination de la part de Sa Majesté... Pendant que nous sommes seuls, avons-nous encore quelque confidence à nous faire? Non. Alors, si vous le voulez bien, entamons la grande affaire.

FOUCHÉ, à part.

Cet homme-là possède des secrets bien lourds à porter.

Il va au bureau et sonne, Saint-Jean paraît, il lui fait signe d'ouvrir la porte de gauche, au fond.

SCÈNE X

LES MÊMES, DAVOUT, MORTIER, SAVARY, EXELMANS, LAMPÉRIER, ROMEUF, THÉZARD, MAISON, QUESNEL.

FOUCHÉ.

Messieurs, voici le colonel Roquebrune, qui vient à nous de la part de l'Empereur.

ROQUEBRUNE, saluant les militaires.

Messieurs les maréchaux, monsieur le duc, je vous présente mes devoirs. (saluant les autres assistants.) Messieurs, je suis votre serviteur. Je viens de faire trois cents lieues, à travers la France, pour me concerter avec ceux auquels Sa Majesté a voulu faire appel. Je les ai vus tous. Il ne me reste plus qu'à m'acquitter de mon message auprès de vous.

FOUCHÉ.

Asseyez-vous, messieurs. Parlez, nous vous écoutons.

ROQUEBRUNE.

L'Empereur m'a chargé de venir vous trouver, pour vous rappeler tous les dangers courus ensemble, toute la gloire acquise en commun, et vous demander s'il peut compter sur votre concours.

FOUCHÉ.

Messieurs, voici qui est net et je ne crois pas qu'il y ait place pour l'hésitation...

MORTIER.

Permettez, monsieur le duc, on nous demande notre concours, encore faudrait-il savoir dans quelles conditions nous aurions à le donner.

DAVOUT.

Quels sont les moyens dont dispose l'Empereur.

LAMPÉRIER.

Et quelles sont les vues qu'il a sur la situation à venir.

SAVARY.

Messieurs, l'entreprise de l'Empereur m'épouvante. Je ne suis pas suspect de tiédeur, on connaît mon dévouement à sa personne, mais croyez-vous une réussite possible? En admettant qu'il arrive jusqu'à Paris, que va-t-il devenir une fois installé? C'est là que les difficultés vont commencer.

MORTIER.

Oui. Il marche et l'armée le suit, mais quand il faudra s'arrêter, organiser, gouverner, à quelles hostilités ne se heurtera-t-il pas? L'administration entière appartient à la cause bourbonnienne. J'en appelle à M. le duc d'Otrante.

FOUCHÉ.

Cela est vrai, en grande partie. Mais l'Empereur trouvera de telles ressources dans son génie.

MAISON.

Son génie ne l'a pas protégé contre la coalition.

FOUCHÉ.

Mais la coalition n'a malheureusement pas donné de génie à ses successeurs...

ROMEUF.

Ils ont méprisé, persécuté tous ceux qui auraient pu utilement les servir.

EXELMANS.

Avant tout, messieurs, n'est-ce pas, convenons bien que les Bourbons se sont rendus impossibles et que leur renversement ne fait pas question !...

MORTIER.

Un moment, général, je fais toutes mes réserves. Et je crois que les généreux Maison et Quesnel sont de mon avis.

MAISON.

Parfaitement !

QUESNEL.

Oui, maréchal.

EXELMANS, avec violence.

Venez-vous ici, et devant nous défendre, la Restauration ?

LAMPÉRIER.

Les Jésuites?

THÉZARD.

Et les Emigrés ?

MAISON.

Nous tâcherons de défendre le bon sens !

MORTIER.

Enfin, messieurs, croyez-vous que Napoléon ait des chances de durée? Vous avez entendu ce que le duc de Rovigo vient de dire. C'est l'opinion de tous les gens sages. Le duc de Vicence, l'ami de Napoléon, se lamente sur ce qu'il appelle une folle équipée.

EXELMANS.

Eh! messieurs, que les Bourbons s'en aillent d'abord et nous verrons après.

DAVOUT.

Moi, ces gens-là m'ont humilié. Ils ont voulu me déshonorer, pour avoir trop bien défendu Hambourg... Je ne leur dois que de la haine.

EXELMANS.

Militairement, ils sont nuls, ils ne commanderaient pas vingt-cinq dragons.

FOUCHÉ, souriant.

Que dit le colonel Roquebrune?

ROQUEBRUNE, impassible.

Rien encore, Monseigneur, j'écoute et je m'instruis.

SAVARY.

Enfin, au point de vue politique, le côté faible de la situation de Napoléon, c'est qu'il a abdiqué, ne l'oublions pas.

THÉZARD.

Ce qui fait qu'au regard de la France et de l'Etranger, il n'a plus aucun droit.

LAMPÉRIER.

Et c'est Napoléon II, qui seul devrait remplacer les Bourbons.

ROMEUF.

Oui, Napoléon II, avec une Régence de Marie Louise et un conseil bien choisi.

FOUCHÉ.

Vous, naturellement, messieurs.

THÉNARD.

Et vous à notre tête. Avec cette combinaison, la bourgeoisie serait satisfaite.

LAMPÉRIER.

L'armée aurait des garanties.

ROMEUF.

L'Etranger recevrait des gages de paix.

SAVARY.

Et tous les intérêts seraient sauvegardés.

ROQUEBRUNE.

Enfin, il n'y aurait de sacrifié que l'honneur. Voilà donc ce que vous appelez de la politique? Grâce à Dieu! je n'en ai jamais fait et je ne crois pas que j'aie maintenant le désir d'en faire! Depuis un quart d'heure, je vous écoute et je me demande si c'est moi qui suis fou! Vous discutez les droits de l'Empereur? De qui les tenait-il? Sinon de son épée qui avait assuré le salut de la patrie? Eh bien! ce qu'il a fait une première fois, il le fera une seconde. S'il revient c'est pour défendre l'œuvre de vingt années de révolution et de guerre compromises, en quelques mois, par des fanatiques et des traîtres. Vous demandez ce qu'il rapporte et quelles garanties il offre? Il vous rapporte toutes les libertés payées de votre sang et qu'on vous a reprises; sa garantie, c'est lui-même et vous n'en trouverez pas de meilleure.

ROMEUF.

Revient-il donc libéral?

ROQUEBRUNE.

Il revient comme il est parti : prêt à tout pour le salut et le bonheur de la France.

THÉZARD.

Même à céder le trône?

ROQUEBRUNE.

Peut-être. Quand il l'aura relevé et fortifié.

FOUCHÉ.

Messieurs, le colonel a raison. Tous les calculs seraient vains et tous les débats stériles. Nous sommes en présence d'un fait accompli. Il ne s'agit pas de savoir si on ouvrira ou si on n'ouvrira pas à l'Empereur la porte de sa maison, quand il revient, pour y entrer, à la tête de ses braves. Ce sont de fameuses clefs que quarante mille baïonnettes! Quant à une Régence avec le roi de Rome, chimère! Ce n'est pas la main d'un enfant qui peut tenir un sceptre aussi lourd, en face de l'Etranger. Il nous faut un homme, un législateur et un soldat.

ROQUEBRUNE.

Enfin, messieurs, je vous prie de remarquer qu'à l'instant vous vendiez la peau de l'ours, comme dit l'autre : vous étiez déjà tous grands dignitaires! Il ne saurait être question, aujourd'hui, de s'offrir des places. Elles ne sont pas vacantes. Il s'en faut! Le Roi est encore à Paris, avec sa Maison militaire et la Garde Royale, toute une armée! La monarchie est toujours debout. Commençons par la mettre par terre! Après, ceux qui en auront le goût, se partageront ses dépouilles. En tout cas, pour le quart d'heure, il ne s'agit pas de faire le compte du butin, il s'agit de retrousser ses manches, et de se battre.

DAVOUT.

Bien parlé, voilà un homme!

ROQUEBRUNE.

Ah! Maréchal vous êtes toujours, vous, le soldat d'Auerstaedt et de Hambourg!

MORTIER.

Eh! il y a vingt ans que nous nous battons. Après tout, quand nous aspirerions au repos? Nous l'aurions bien mérité.

ROQUEBRUNE.

Le repos, quand la France est amoindrie et domestiquée, ne serait qu'une halte dans la boue.

MAISON.

Colonel, vous le prenez de bien haut!

ROQUEBRUNE.

D'aussi haut qu'est celui au nom de qui je parle!

MORTIER.

Avant un homme, fût-ce Napoléon, il y a la France!

ROQUEBRUNE.

Eh bien, regardez ce qu'elle fait. Interrogez-la. Moi, je viens de la traverser, et je l'ai vue debout, frémissante à l'aspect des trois couleurs. Je l'ai entendue crier, tout d'une voix : A bas les Bourbons et vive l'Empereur! Mais cette France, dont je vous parle, n'est pas celle des intérêts et des ambitions, c'est celle du travail et de la liberté. Oui, votre bourgeoisie, alarmée dans son bien-être, tremble à l'idée de luttes nouvelles. Oui, votre peuple de fonctionnaires, vivant dans la paresse, frémit à la pensée de voir reparaître le grand travail-

leur au cerveau toujours bouillonnant. Quant à votre noblesse, nous l'avons vue traîner la croix d'honneur dans la fange des ruisseaux et pousser ses femmes et ses filles sur les genoux de l'Etranger libérateur. Voilà donc ce que vous voulez défendre, maintenir. Et contre qui? Contre l'homme de la Révolution, contre celui en qui s'incarne, en ce moment, la patrie tout entière! Faites-le!... Allez, osez, je vous en défie!...

EXELMANS.

Il a raison!

LES AUTRES.

Oui! oui!

THÉZARD.

C'est impossible!

DAVOUT.

Que l'Empereur commande et je lui obéirai!

MORTIER.

Messieurs, nous avons fait serment de fidélité au Roi.

MAISON.

Nous ne pouvons pas le trahir...

ROQUEBRUNE.

Vos serments appartiennent à celui qui vous a faits ce que vous êtes. Vous oubliez vos origines trop promptement. Lorsqu'en quatre-vingt-treize sont partis les volontaires, on ne prévoyait pas les bâtons de maréchaux, les duchés, les dotations. Maintenant qu'on les a, n'est-ce pas? Il faut les garder et en jouir. Eh! bien! Rentrez dans vos châteaux, d'autres feront votre besogne. Paradez avec vos gardes d'honneur, d'autres commanderont

vos vieux soldats. Émigrez dans les carrosses d'un Roi, soldats de l'Empire. Et si, par delà la frontière, le canon de nos batailles retentit jusqu'à vos oreilles, dites-vous, et ce sera votre humiliation éternelle : La France est en danger, comme autrefois, quand on était jeune, croyant, enthousiaste, et maintenant ce sont d'autres que nous qui meurent pour elle !

SAVARY.

Eh bien, nous sommes prêts !

EXELMANS.

Oui, que l'Empereur compte sur nous.

LES AUTRES.

Oui ! oui !

MORTIER.

Messieurs, vous allez prendre des résolutions, nous ne voulons pas en entendre davantage...

FOUCHÉ.

Vous êtes venus ici librement, vous en sortirez de même, mais le secret absolu, messieurs.

MORTIER.

C'est un engagement d'honneur.

ROQUEBRUNE.

Adieu, messieurs. Gardez vos cocardes blanches, nous, nous allons reprendre les trois couleurs.

MAISON, à Mortier.

Partons, Maréchal.

Une rumeur s'élève sourde. — Bruit de foule lointaine.

FOUCHÉ.

Écoutez ! Que se passe-t-il donc ?

Il s'avance vers la porte, elle s'ouvre. Moigneville paraît.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MOIGNEVILLE.

MOIGNEVILLE.

Monseigneur, l'hôtel est cerné, la police l'envahit!

MORTIER.

Sommes-nous trahis?

THÉNARD, à Fouché.

Ah! Monsieur, prenez garde, si vous vous êtes joué de nous!

FOUCHÉ.

Si vous étiez trahis, messieurs, on ne vous aurait pas prévenus. Mais soyez tranquilles, on n'arrête pas ainsi un ancien ministre de la police. (A Moigneville.) L'escalier dérobé?

MOIGNEVILLE.

Gardé.

FOUCHÉ.

Le jardin?

MOIGNEVILLE.

Libre.

FOUCHÉ.

Combien de temps à nous?

MOIGNEVILLE.

Deux minutes...

FOUCHÉ.

C'est suffisant. Une échelle?

ROUQUIN, entrant par la fenêtre.

Elle y est, monseigneur.

FOUCHÉ.

Messieurs, une porte dissimulée dans le mur donne sur le jardin de l'Hôtel de la reine Hortense. Passez donc, je vous prie.

Mortier, Quesnel et Maison sortent par la fenêtre.

ROQUEBRUNE.

Quant à nous, messieurs, c'est bien dit, n'est-ce pas? Nous comptons les uns sur les autres, sans réserve et jusqu'à la mort?

TOUS, la main dans celle de Roquebrune et à demi-voix.

Jusqu'à la mort!

ROQUEBRUNE.

Marchons donc!

ROUQUIN, près de la fenêtre.

Eh bien, colonel... Limier ou caniche?...

ROQUEBRUNE.

Non, à présent, Terre-Neuve!

Exelmans et les autres sortent successivement.

FOUCHÉ, à Moigneville.

Qui envoie-t-on pour m'arrêter?

MOIGNEVILLE.

Le commissaire Foudras.

FOUCHÉ.

Une de mes créatures. Je m'en souviendrai.

Il sort, Rouquin derrière lui.

SCÈNE XII

MOIGNEVILLE, FOUDRAS, AGENTS.

Moigneville referme la fenêtre.

FOUDRAS, au dehors frappant à la porte.

Toute résistance est inutile! Ouvrez, au nom du Roi!

MOIGNEVILLE, ouvrant la porte.

De la résistance, monsieur Foudras, et pourquoi?

FOUDRAS.

Monsieur le comte! Où est monseigneur le duc d'Otrante?

MOIGNEVILLE.

C'est votre métier de trouver, monsieur Foudras. Cherchez!

FOUDRAS.

Mais monsieur le comte, pourquoi êtes-vous ici?

MOIGNEVILLE.

Pour le service du Roi.

FOUDRAS.

Ah! Nous sommes joués! Que dirai-je à M. de Bourienne?

MOIGNEVILLE.

Vous lui direz qu'il est un sot.

FOUDRAS.

Si seulement j'avais pu lui ramener ce damné colonel Roquebrune... Il tenait tant à l'avoir!

MOIGNEVILLE.

Pourquoi?

FOUDRAS.

Pour le faire fusiller.

MOIGNEVILLE.

Ah! Eh bien! monsieur Foudras, s'il n'en faut pas plus pour vous consoler, celui-là, je m'engage à vous le faire prendre!

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Au couvent des Dames de la Providence ; un parloir voûté, à gros piliers, dont un est au second plan, au milieu de la scène, — au fond, une porte, ouvrant sur un jardin, — à droite, en pan coupé, porte-double, — à gauche, en biais, une haute barrière de bois de chêne, à petites ouvertures ogivales venant à hauteur d'appui et grillagées. Un voile grisâtre s'étend derrière les ogives et sépare le couvent du parloir. Au premier plan, à gauche, une porte donnant dans l'intérieur du couvent. Banquettes de chêne le long des murs.

SCÈNE PREMIÈRE

MOIGNEVILLE, ROUQUIN.

Au lever du rideau, Moigneville entre avec Émilienne par la porte de droite. Il la conduit à la porte qui donne sur le jardin. Elle disparaît. Orgue pendant toute l'entrée, jusqu'au moment où Moigneville va à Rouquin.

MOIGNEVILLE, voyant entrer Rouquin.

Eh bien ?

ROUQUIN.

Monsieur le comte, je quitte à l'instant M. Foudras... Il est à son poste.

MOIGNEVILLE.

Combien d'hommes avec lui?

ROUQUIN.

Dix, répartis en trois groupes... Un dans la rue-d'Enfer, un autre au coin du boulevard Saint-Jacques et le dernier dans la ruelle qui longe les jardins du couvent.

MOIGNEVILLE.

Sont-ils bien cachés?

ROUQUIN.

Il est impossible de les voir.

MOIGNEVILLE.

Le piège me paraît adroitement tendu. Le colonel Roquebrune peut venir.

ROUQUIN.

Il est convenu qu'on le laissera entrer?

MOIGNEVILLE.

Oui, et qu'on ne l'arrêtera qu'au moment où il sortira.

ROUQUIN.

Dois-je me mêler de l'affaire?

MOIGNEVILLE.

Non, laissez agir M. Foudras.

ROUQUIN.

Alors, monsieur le comte me dégage de toute responsabilité, en ce qui concerne le colonel Roque brune?

MOIGNEVILLE.

Oui, monsieur Rouquin, en ce qui concerne le colonel, votre service est fini.

ROUQUIN.

Très bien, monsieur le comte.

MOIGNEVILLE.

Cependant, restez à ma disposition. Je puis avoir besoin de vous...

ROUQUIN.

Je vais m'attabler au petit café, qui est près de la place de fiacres. De là, je surveillerai commodément.

Il salue et sort.

SCÈNE II

MOIGNEVILLE va à la petite porte du fond et fait entrer ÉMILIENNE.

ÉMILIENNE.

Toutes vos dispositions sont prises.

MOIGNEVILLE.

Les miennes, non. Je ne participe pas à cette arrestation. Elle va être exécutée régulièrement, par les agents avoués du Ministère, pour le compte du gouvernement. Il n'y aura pas trace d'une ingérence particulière... Tout sera officiel, légal... Et tout, cependant, se fera pour vous et par vous.

ÉMILIENNE.

Si, maintenant, il allait ne pas venir.

MOIGNEVILLE.

C'est impossible. M. de Rimbert a demandé à voir mademoiselle de Réval, et il accompagnera

M. de Rimbert. Il a hâte de connaître ce qui doit faire son désespoir. Il va courir se jeter aux mains de ceux qui veulent le perdre.

ÉMILIENNE.

Et si Thérèse lui laissait surprendre mon secret?

MOIGNEVILLE.

Après avoir tant risqué pour le lui cacher? Ne craignez pas cela d'elle. Jusqu'au bout, elle se dévouera. M. de Rimbert, seul, saura la vérité.

ÉMILIENNE.

Et s'il l'a dit à Roquebrune?

MOIGNEVILLE.

Il l'aime bien trop pour cela. Il est probable qu'il va faire tout ce qui dépendra de lui pour éviter une explication entre Thérèse et Roquebrune. Sa préoccupation unique, si je connais bien les hommes, sera d'éloigner son ami... C'est ce moment-là que l'on saisira pour agir.

ÉMILIENNE.

Mais pourquoi pas dans la rue, et avant qu'il entre ici?

MOIGNEVILLE.

Parce qu'il est accompagné de M. de Rimbert, et que l'arrestation publique de l'un pourrait compromettre l'autre... Henri est votre parent, mon ami, nous devons le défendre contre ses propres entraînements.

ÉMILIENNE.

Vous avez raison. Alors, où prendra-t-on Roquebrune?

MOIGNEVILLE.

Ici.

ÉMILIENNE.

Dans ce couvent, dans ce lieu saint?

MOIGNEVILLE, souriant.

Allez-vous parler du droit d'asile? Le couvent est là, derrière cette grille. Ici, nous sommes encore dans un lieu profane. Et puis, c'est affaire entre le ciel et la Grande Aumônerie. Nous avons carte blanche... On veut prendre Roquebrune, n'importe où, on le prendra.

ÉMILIENNE, vivement.

Vivant?

MOIGNEVILLE.

Puisque vous l'exigez. Si cette condition n'avait pas été imposée par moi, il y a beau temps que tout serait fini... On l'arrêtait, il faisait résistance, alors un coup de pistolet, dans la tête, et tout était dit... C'eût été bien facile! Enfin, vous le voulez! Il faut donc l'attirer dans un coin, le cerner et le prendre à force d'hommes, quitte à l'assommer un peu, s'il fait trop le rodomont... Ce lieu écarté et silencieux a paru commode... C'est donc ici que la police a tendu ses filets.

ÉMILIENNE.

Oh! je veux l'avoir vivant, mais vaincu et dompté. Je veux pouvoir lui exprimer toute la haine qu'il m'inspire, lui montrer comment je me venge et triompher de le voir abattu par une femme, ce tueur d'hommes! Après, vous en ferez ce que vous voudrez. Un tribunal, un conseil de guerre, peu m'importe la façon dont on se débarrassera de lui.

MOIGNEVILLE.

Prenez garde, soyez prudente. L'agonie morale d'un homme tel que Roquebrune sera terrible!

ÉMILIENNE, sombre.

Ah! si je ne risquais rien... ce que je fais là serait vraiment trop lâche!

MOIGNEVILLE.

On vient. Ce sont eux... Éloignez-vous... Dans un instant je vous rejoins.

Elle sort par la porte du jardin.

SCÈNE III

MOIGNEVILLE, UNE SŒUR TOURIÈRE, HENRI, ROQUEBRUNE.

LA TOURIÈRE.

Attendez ici, mes frères, je vais prévenir madame la Supérieure de votre arrivée. Dans un instant mademoiselle de Réval descendra. C'est derrière cette grille, à l'abri de ce rideau, qu'elle va vous entendre... Ainsi le veut la règle de la maison.

Elle sort.

MOIGNEVILLE, à Roquebrune.

Vous voyez, monsieur, que j'ai fait ce que M. de Rimbert m'a demandé. Vous avez désiré parler à mademoiselle de Réval... Et quoiqu'elle ne doive communiquer qu'avec des personnes de sa famille, une exception a été faite pour vous...

ROQUEBRUNE.

Je vous en remercie, monsieur. Mademoiselle de Réval est-elle prévenue?

MOIGNEVILLE.

De la venue de M. de Rimbert, oui, de la vôtre, non. Peut-être elle aurait refusé de vous voir...

ROQUEBRUNE.

Hélas! Je le comprends.

MOIGNEVILLE.

Vous êtes ici, M. de Rimbert et vous. Mademoiselle de Réval va venir... Faites ce que vous jugerez devoir faire... Je me retire.

ROQUEBRUNE.

Vous reverrai-je, monsieur ?

MOIGNEVILLE.

Il est probable que non.

ROQUEBRUNE.

Alors, merci, monsieur le comte.

MOIGNEVILLE.

Bonne chance, colonel.

Il salue et sort par le jardin.

SCÈNE IV

ROQUEBRUNE, HENRI.

HENRI.

Eh bien, mon ami, qu'avez-vous décidé ?

ROQUEBRUNE.

J'ai décidé de te demander la plus grande preuve d'affection que je puisse attendre de toi.

HENRI.

Je suis à vous, corps et âme, vous le savez bien. Ordonnez, que faut-il faire ?

ROQUEBRUNE.

Dans un instant Thérèse va descendre. Je veux qu'elle te croie seul auprès d'elle... Raconte-lui ce

que tu voudras pour expliquer mon départ, car elle doit savoir ce que je suis venu faire avec toi... Enfin, invente, arrange-toi pour qu'elle se croie bien libre de parler... J'assisterai à votre entretien, et ce que je soupçonne que l'on me cache, enfin je l'apprendrai.

HENRI.

Roquebrune, c'est impossible.

ROQUEBRUNE.

Pourquoi donc? Qu'est-ce que tu crains?

HENRI.

Tromper! Tromper cette enfant qui aura confiance... L'exposer à ce que les paroles, qu'elle croira n'adresser qu'à moi, soient entendues par un autre... Ce serait une déloyauté!

ROQUEBRUNE.

La déloyauté, ce serait de m'abandonner quand j'ai besoin de toi, quand tu peux me sauver, entends-tu, du désespoir, de la mort, de tout!

HENRI..

Voulez-vous ma vie? Je la donnerai avec joie. Mais ce que vous engagez là, c'est mon honneur, le vôtre...

ROQUEBRUNE, avec violence.

Le mien? Tu sais donc tout!

HENRI.

Je n'ai pas dit cela!

ROQUEBRUNE.

Ah! malheureux, tu veux me ménager, je le comprends bien, et tu me martyrises! Veux-tu tout me dire, toi-même?

HENRI.

Je ne sais rien!

ROQUEBRUNE.

Alors, aie donc le courage de me laisser faire ce que j'exige... Tout est préférable à l'angoisse que j'endure... Henri, mon ami, mon enfant, aie pitié de moi... La vérité, au nom du dévouement, de l'affection, de tout ce qui nous unit l'un à l'autre, la vérité!

HENRI, après une hésitation.

Vous la voulez?

ROQUEBRUNE.

Oui.

HENRI.

Quelle qu'elle soit?

ROQUEBRUNE.

Oui.

HENRI.

Même, si elle doit vous tuer?

ROQUEBRUNE.

Je mourrai en te remerciant...

HENRI.

Eh bien! Vous allez être obéi.

ROQUEBRUNE.

Oh! merci! Ne crains rien, va, je ne te trahirai pas. Je ne pousserai pas un soupir.

Il se place derrière le pilier du milieu.

SCÈNE V

HENRI, ROQUEBRUNE, THÉRÈSE, LA SŒUR.

LA SŒUR, écartant le rideau, pour que Thérèse soit en vue d'Henri.

Voici mademoiselle de Réval. Vous êtes seul, mon frère ?

HENRI.

Oui, ma sœur, mon ami est parti...

La sœur disparaît.

THÉRÈSE.

Vous l'avez éloigné, Henri ?

HENRI.

Oui, Thérèse... Je tenais à vous voir hors de sa présence. Roquebrune y a consenti à grand'peine, et m'a fait prendre l'engagement de lui répéter ce que vous m'aurez dit...

THÉRÈSE.

Et cet engagement, vous le tiendrez?

HENRI, gravement.

Oui, Thérèse, j'ai juré...

THÉRÈSE.

Oh! pauvre Roquebrune! (Roquebrune porte la main à sa poitrine comme s'il recevait une vive blessure.) Bien doucement alors, Henri, bien doucement, pour ne pas lui faire trop de mal...

HENRI, avec attendrissement.

Oui, bien doucement, comme s'il entendait votre

chère voix, comme si vos tendres regards devaient le plaindre et le consoler.

THÉRÈSE.

Vous ne m'avez donc pas soupçonnée, vous, Henri?

HENRI.

Non, Thérèse. J'ai cru en vous, comme en la chasteté et la bonté... J'ai deviné que si vous vous accusiez, c'était pour sauver la coupable, et je n'ai pensé qu'à admirer votre dévouement et à plaindre votre souffrance.

THÉRÈSE.

Oh! mon ami, souffrance bien cruelle, croyez-le, car je ne savais pas ce que vous penseriez, je voyais ce que Roquebrune endurait et je tremblais qu'Émilienne ne devînt folle... Oh! je me trompe, elle l'était. Elle a eu un instant d'égarement... Car, au fond du cœur, elle est honnête et fière... Et sans la fatalité qui a amené cette rencontre, un peu de sagesse, quelques bons conseils, assuré l'oublié, et tant de malheurs auraient été évités. Oh! cette apparition de Roquebrune, le fatal soir, lorsque je croyais tout sauvé... Comment vous décrire mon épouvante, ma douleur... Je redoutais de vous voir intervenir... J'avais peur de voir arriver Émilienne.. Cher Henri, c'est votre confiance, votre prudence qui m'ont permis de mener à bien ma tâche et de surmonter tant de difficultés.

HENRI.

Et c'est pour échapper aux conséquences de cette terrible surprise que vous vous êtes réfugiée ici?

THÉRÈSE.

Il fallait bien donner le change à Roquebrune,

achever de dissiper ses soupçons. Il pouvait revenir, me questionner de nouveau. Aurais-je été, une seconde fois, aussi résolue que dans cet instant de crise? Ma marraine madame de Plémeur est supérieure de ce couvent. J'y ai été élevée... J'y vais tous les ans faire retraite... Nul ne pouvait s'étonner de me voir m'y enfermer, pour quelques jours. Et cela sauvait tout...

HENRI.

Pour un temps. Mais quand il faudra s'expliquer, avouer le désespoir de Roquebrune sera inexprimable.

THÉRÈSE.

Oh! c'était cela surtout qui m'effrayait... C'était cette explication que je voulais éluder, retarder... Et Émilienne et lui se trouvaient en présence.... Et cet homme si bon, si noble de cœur, me paraissait formidable... Vous, Henri, qu'il aime tant, vous le préparerez, vous le ménagerez, vous amortirez la première violence de sa colère... Vous lui direz qu'il ne faut pas que tout ce que j'ai tenté, pour l'empêcher de trop souffrir, soit inutile... Vous ferez appel à sa générosité... Je le connais, il vous entendra... Et alors, mon ami, à nous deux, nous l'entourerons de soins, d'affection, et nous arriverons peut-être à guérir sa profonde blessure.

HENRI.

Il saura, Thérèse, tout ce que vous avez dit. Et si une prière peut adoucir et calmer un cœur si grand, ce sera la vôtre, car elle sera rendue doublement puissante, par votre vertu et votre dévouement.

THÉRÈSE.

Merci, Henri, mon cher ami... Vous êtes bon de

me parler si tendrement. J'en oublie ma peine, je me reprends à être heureuse, et c'est mal, car pendant que nous nous réjouissons d'être rendus l'un à l'autre, confiants et apaisés, Émilienne et Roquebrune continuent à souffrir...

HENRI.

Vous prierez pour eux, chère enfant.

THÉRÈSE.

De toute mon âme.

HENRI.

Thérèse, donnez-moi votre main que je la serre dans les miennes... Le voulez-vous?

Elle tend à travers la grille sa main, que Roquebrune, passé devant Henri, prend et baise avec une profonde émotion.

THÉRÈSE.

Oh! Henri, une larme sur ma main... Vous pleurez, vous, un soldat?

HENRI.

Oui, Thérèse, un soldat peut pleurer de reconnaissance et d'attendrissement devant vous... Il n'y a pas à en rougir, car ces larmes-là sont bonnes: elles soulagent le cœur trop plein d'amertume, et elles consolent d'avoir douté, un seul instant, de l'innocence et de la pureté.

THÉRÈSE.

Adieu, Henri, je vous reverrai bientôt, n'est-ce pas?

HENRI.

Demain.

THÉRÈSE.

Et vous aurez d'heureuses nouvelles à m'apprendre?

HENRI.

Je l'espère.

THÉRÈSE.

A demain!

Elle se lève, disparaît et le rideau se referme.

SCÈNE VI

HENRI, ROQUEBRUNE.

Henri et Roquebrune se regardent un instant en silence, puis se jettent dans les bras l'un de l'autre.

ROQUEBRUNE.

Aime-la bien, elle le mérite!

HENRI.

Roquebrune, vous l'avez entendue? Vous savez ce qu'elle attend de vous...

ROQUEBRUNE.

Oui. Et je lui obéirai.

HENRI.

Mais, vous?..

ROQUEBRUNE.

Moi, mon ami, je suis touché au cœur... Cette malheureuse m'a tué... C'est fini. Le danger peut venir : je ne me défendrai même pas...

HENRI.

Un homme tel que vous, s'abandonner? Qu'est devenu votre courage?

ROQUEBRUNE.

Il était fait de mon espérance. Et mon espérance est perdue!

HENRI.

Quoi! Pour une femme?

ROQUEBRUNE.

Pour mes illusions, pour mes rêves, Henri, pour tout ce qui m'a conduit jusqu'ici, vers l'avenir, et qui a disparu!

HENRI.

Roquebrune! N'êtes-vous plus un soldat?

ROQUEBRUNE.

Je le serai encore une fois : pour mourir.

HENRI.

Et l'Empereur?

ROQUEBRUNE.

L'Empereur aura la dernière goutte de mon sang, sois tranquille. Ma destinée est de me faire tuer pour lui. Si cela arrive, avant qu'il soit de retour, sans que je puisse le revoir, tu iras le trouver et tu lui diras: Roquebrune, votre fidèle est mort, tel jour, dans telle circonstance, pour votre service. Ça ne l'étonnera pas: il me connaît. Il te remerciera, te protègera, et je t'aurai, une dernière fois, été utile à quelque chose.

HENRI.

Roquebrune!

ROQUEBRUNE.

Allons, Henri, mon enfant, il faut nous séparer... Tu sais qu'on ne m'accompagne, pas sans risque, dans les rues de Paris, où j'ai des argousins à mes trousses... Je ne veux pas te compromettre. Pars le premier. Dans un instant je sortirai.

HENRI.

Pas d'imprudences, au moins, pas de bravades!

ROQUEBRUNE.

Des bravades, moi? Pourquoi faire? Je suis bien assez exposé comme ça! Et puis ce n'est pas mon genre.

Henri va prendre son bonnet de police et son manteau, près de la grille.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROUQUIN.

ROUQUIN, paraissant.

Colonel, retenez M. de Rimbert et écoutez-moi vite, car si on me surprenait avec vous, mon affaire ne serait pas bonne...

ROQUEBRUNE.

Reste encore un instant, Henri...

Henri s'arrête au fond.

ROUQUIN, attirant Roquebrune à l'écart.

Ne laissez pas partir votre ami, accompagnez-le, ne le quittez pas d'un pouce, marchez dans son ombre...

ROQUEBRUNE.

Pourquoi donc!

ROUQUIN.

Parce que, si vous sortez seul, vous êtes pris : la police vous attend à la porte...

ROQUEBRUNE.

Ah! ah! Mais la police, est-ce que vous n'en êtes pas?

ROUQUIN.

De celle-là? non! Vous avez affaire à des scélérats : la clique des agents provocateurs et des as-

sommeurs publics... Moi, colonel, voilà quinze jours que je vous connais, et ça me fait quelque chose de penser qu'un brave comme vous va passer par les mains de pareils brigands ! Si vous faites mine de résister, ils sont capables de vous abattre à coups de gourdin !

ROQUEBRUNE.

Et mon ami, aussi, s'il cherche à me défendre ?

ROUQUIN.

C'est pourquoi on veut attendre que vous soyez séparé de lui.

ROQUEBRUNE.

Bon ! Et si, trouvant l'occasion favorable, ils m'abordent tout de même, quand je sortirai avec Henri... L'enfant est brave, il me défend... Sans compter le danger qu'il court, le voilà suspect...

ROUQUIN.

Colonel, croyez-moi, pas d'hésitation, attachez-vous à M. de Rimbert, c'est votre seule chance de salut. Et puis, si l'on vous attaque, vous serez deux !

ROQUEBRUNE.

Pardieu ! c'est bien là ce que je crains ! Henri...

HENRI, venant à Roquebrune.

Mon colonel...

ROQUEBRUNE.

J'ai encore affaire ici, pour un instant... Pars, comme il était convenu...

ROUQUIN, bas.

Colonel, que faites-vous ? C'est vous perdre !

ROQUEBRUNE, bas.

Eh bien ! après ? Si c'est ma fantaisie ! (A Henri.)

Adieu, Henri. Je ne sais pas ce qui m'est réservé. Si nous ne nous revoyons pas, rappelle-toi que je t'ai tendrement aimé, sers bien la France. Elle aura besoin de braves, pour remplacer ceux qui seront partis... Va-t'en, va...

Henri sort.

SCÈNE VIII

ROQUEBRUNE, ROUQUIN.

ROUQUIN, avec émotion.

Colonel, écoutez, ce que vous venez de faire là, ce n'est peut-être pas très sage, mais c'est bigrement crâne ! On a beau être mouchard...

ROQUEBRUNE.

Ça n'empêche pas d'avoir du cœur. Vous avez voulu me rendre service, je vous remercie, mon brave. (Il lui tend la main.) Touchez là.

ROUQUIN.

Ah ! colonel...

ROQUEBRUNE.

Henri doit être dehors. (A Rouquin.) Maintenant, allons au plus pressé. Combien sont-ils d'hommes pour me prendre ?

ROUQUIN.

Dix..

ROQUEBRUNE.

Excusez du peu ! On me fait honneur... Voilà qui me ragaillardit. Ont-ils des armes à feu ?

ROUQUIN.

Oui, mais je ne crois pas qu'ils s'en servent, à

cause du bruit... Par exemple ils ont des bâtons...

ROQUEBRUNE.

Ah! assommé, comme un chien enragé? Bah! ne faisons pas la petite bouche! (Montrant la trique de Rouquin.) Est-ce que vous tenez à cette trique, mon ami?

ROUQUIN.

Non, colonel.

ROQUEBRUNE.

Voulez-vous me la prêter? (Rouquin la lui donne.) Merci. Je vais vous montrer comment on s'en sert!

Il marche vers la porte.

ROUQUIN.

Mais, où allez-vous?

ROQUEBRUNE.

Au devant de l'ennemi.

ROUQUIN.

Colonel!

ROQUEBRUNE.

Je suis pour l'offensive.

Il sort.

ROUQUIN, le regardant s'éloigner.

Quel homme! Pas plus d'émotion que s'il allait au bal. Ils sont dix! Est-ce assez? (Bruit de lutte. Cris étouffés.) Les voilà aux prises!

SCÈNE IX

ROUQUIN, ROQUEBRUNE, FOUDRAS, AGENTS.

ROQUEBRUNE, rentrant, serré de près par les agents

Ah! coquins, vous ne me tenez pas encore!

FOUDRAS, à ses agents.

Allons ! Un seul homme vous arrête ! Finissons-en.

Roquebrune fond sur lui. — Mêlée. — Deux hommes tombent.

ROQUEBRUNE.

Eh bien ! vous en avez assez ?

A ce moment deux hommes entrent par la porte du jardin, pendant que Roquebrune reprend haleine. L'un d'eux s'avance derrière lui, et traîtreusement le coiffe d'un manteau. Tous se jettent sur Roquebrune, et l'emportent, toujours dans le manteau qui l'enveloppe.

FOUDRAS.

Nous le tenons !

SCÈNE X

LES MÊMES, MOIGNEVILLE, ÉMILIENNE.

ROUQUIN, à la porte du jardin.

Monsieur le comte, c'est fait.

FOUDRAS.

Quel enragé ! Il m'a écharpé six agents et, sans l'idée que j'ai eue de le faire caper comme un taureau, il était capable de nous échapper !

MOIGNEVILLE.

Qu'allez-vous en faire ?

FOUDRAS.

J'ai un fiacre à la porte. Je l'emballe, et en route pour l'École militaire...

Il sort.

MOIGNEVILLE, à Emilienne qui s'est avancée.

Où siège la cour prévôtale. A deux pas de la plaine de Grenelle... Jugé demain matin, exécuté demain soir.

ÉMILIENNE.

Vous m'avez promis que je le verrais avant.

MOIGNEVILLE.

Il sera fait, comme vous le voulez!..

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Une salle à l'École militaire. — Porte à droite, premier plan. Fenêtre grillée au fond. — Porte à gauche, second plan, surmontée d'une imposte. — Table, premier plan gauche, un lit de camp, au fond à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LA CHABRAQUE, HENRI, puis D'ESCONGIS.

D'Escongis entre.

HENRI.

Eh bien! monsieur d'Escongis?

D'ESCONGIS.

Le conseil délibère... Dans un instant, la sentence va être rendue...

HENRI.

Vous êtes resté jusqu'à la fin...

D'ESCONGIS.

Jusqu'à la fin...

HENRI.

Moi, je n'ai pas pu. La partialité évidente du conseil m'a exaspéré. Et sans Villeramée qui m'a emmené...

D'ESCONGIS.

Vous vous seriez compromis, et bien inutilement. Le siège de ces gens-là est fait... Je parierais qu'avant d'ouvrir les débats, le président avait la sentence toute rédigée dans sa poche. Vous savez, mon cher Rimbert, que mes camarades et moi, nous sommes tous royalistes, mais nous sommes avant tout gens d'honneur, et ces façons de faire juger un brave soldat par des gendarmes, nous a soulevé le cœur.

HENRI.

Oui, un général Chambardac, ancien grand prévôt de l'armée d'Espagne, l'homme des exécutions de Pampelune, et des déménagements de Séville, un corbeau de champ de bataille, qui a autant de massacres et de vols à son actif, que Roquebrune d'actions d'éclat.

LA CHABRAQUE.

Et les autres, mon capitaine, les autres, qui ne valent pas mieux, le général Brigaud, un de la capitulation de Baylen... Oh ! Ils ne pourront pas digérer leur honte, en face d'un homme comme mon colonel... Ils le condamneront, pour le punir de leur ressembler si peu.

HENRI.

Tais-toi, La Chabraque... Ils n'oseront peut-être pas.

Roulement de tambour.

D'ESCONGIS.

La séance du conseil est levée...

HENRI.

Le sort de Roquebrune est décidé !

LA CHABRAQUE, à la fenêtre.

Mon capitaine, voilà le colonel qui traverse le quartier... Voyez comme il est calme, au milieu du piquet de garde... Il a l'air de le commander au lieu de le suivre... Ah ! tonnerre ! s'il y avait seulement ici une douzaine de lapins de ma connaissance, je sais bien comment ça finirait !...

HENRI.

Tais-toi, La Chabraque.

LA CHABRAQUE.

Oui, mon capitaine... (A part.) N'empêche !... On ne serait pas long à soulever la troupe.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROQUEBRUNE, LE PORTIER-CONSIGNE.

ROQUEBRUNE, en grand uniforme.

Ah ! Henri... (Il lui tend la main.) Tu m'attendais... et toi aussi, mon vieux La Chabraque... Monsieur d'Escongis, je vous salue. Vous faisiez une furieuse grimace à l'audience, capitaine. J'imagine que la façon dont on me traitait ne plaisait guère à vos camarades et à vous... En somme, il n'était pas besoin d'un tel luxe de mauvaises paroles pour condamner un homme...

HENRI.

Condamné ?

ROQUEBRUNE.

Oui, condamné à être passé par les armes...

LA CHABRAQUE.

Malheur !

HENRI.

Et quand cela ?

ROQUEBRUNE.

Ce soir, à cinq heures...

LA CHABRAQUE.

En cachette, comme s'ils avaient honte. Quand le jour tombera.

ROQUEBRUNE, souriant.

Nous tomberons de compagnie.

D'ESCONGIS.

Mon colonel, j'ai tenu à vous dire quelle sympathie nous ressentons pour vous, mes camarades et moi... Notre régiment a reçu son ordre de départ, mais nous sommes encore ici pour deux heures... S'il est quoi que ce soit que vous désiriez et qui dépende de nous, dites-le à M. de Rimbert, et je vous en donne ma parole, vous serez satisfait.

ROQUEBRUNE.

Merci, capitaine. Votre proposition me fait plaisir, mais elle ne m'étonne pas... A votre place, j'agirais de même. Il y a une confraternité de cœur entre les braves gens... Dites-le de ma part à vos camarades, et offrez-leur l'adieu cordial d'un soldat qui mourra résolu et ferme, comme il a vécu.

LA CHABRAQUE.

Ah! mon colonel... mon colonel!...

ROQUEBRUNE.

Tu pleures, vieux, camarade? Allons, est-ce que tu larmoyais, le matin d'une bataille?... J'avais pourtant presque autant de chance d'y rester qu'aujourd'hui.

LA CHABRAQUE.

Ah! mon colonel, au moins c'eût été devant l'ennemi. Mais penser qu'un homme comme vous, par des Français, avec des balles françaises... ah! Tonnerre! ça me jugule... Et j'aimerais mieux...

ROQUEBRUNE, doucement.

Prendre ma place, n'est-ce pas? Va, mon vieux, je le sais bien!

LA CHABRAQUE.

Ah! mon colonel, vous pouvez le dire!

ROQUEBRUNE.

Allons, donne-moi la main... Et à tout à l'heure, car tu m'accompagneras...

LA CHABRAQUE.

Je ne vous ai pas suivi, depuis vingt ans, partout où vous êtes allé, pour vous abandonner le jour de la dernière parade. Et comptez que je ne serai pas long à vous rejoindre...

ROQUEBRUNE.

Je te le défends bien. Tu resteras auprès d'Henri, à qui je t'ai donné. Il sera heureux. Cela te consolera. Il aura des enfants. Ils te grimperont sur les genoux. Tu leur raconteras l'histoire de nos guerres; tu leur apprendras mon nom et quand ils te

demanderont qui j'étais, tu leur diras : Un brave homme, qui aimait bien votre père, et qui vous aurait bien aimés aussi. C'est convenu ?

LA CHABRAQUE.

Mon colonel, je vous obéirai.

ROQUEBRUNE.

Va. (A d'Escongis.) Adieu, capitaine.

La Chabraque frappe à la porte. Le portier-consigne vient ouvrir. La Chabraque se range et fait le salut militaire à d'Escongis. Ils sortent.

SCÈNE III

ROQUEBRUNE, HENRI.

HENRI, avec vivacité.

Ah ! ça, mon colonel, vous ne pensez pas que tout soit fini ?

ROQUEBRUNE.

Ça m'en a pourtant bien l'air, Henri. Les violons sont commandés, je ne vois pas ce qui pourrait empêcher la danse ?

HENRI.

Votre volonté, la mienne. Ces misérables vous ont condamné, reste à savoir si nous ne nous opposerons pas à ce qu'on vous exécute.

ROQUEBRUNE.

Et comment ?

HENRI.

Les événements se précipitent avec une rapidité

qui déconcerte. Le gouvernement croyait avoir encore quelques jours devant lui, mais il est débordé d'heure en heure. Napoléon est arrivé à Fontainebleau. En une marche, il sera devant Paris... Demain, qui sait ? ce soir peut-être... Le roi va partir. A la faveur de ce trouble général, toutes les autorités se relâchent, tous les zèles tiédissent... Il a fallu des fanatiques comme les juges qu'on vous a choisis pour obtenir une condamnation. Mais autour de vous, vous n'avez que des amis. Il faut en profiter.

ROQUEBRUNE.

Pourquoi faire ?

HENRI.

Pour prendre le large. Mes camarades vous verront passer dans la cour de l'Ecole, sans vouloir vous reconnaître... Les sentinelles tourneront la tête pour ne pas vous voir... Ce sont tous de vieux soldats... Je suis chef du poste... On s'est arrangé pour que ce soit moi qui vous garde... Comprenez-vous ? Voilà la clef de cette porte, qui donne dans la salle du rapport. Je vous mets mon manteau sur les épaules, mon bonnet de police sur la tête et nous sortons ensemble de l'École militaire... A la grille, vous êtes un homme sauvé.

ROQUEBRUNE.

Et toi tu es un officier perdu.

HENRI.

Ne nous occupons pas de moi... Ne pensons qu'à vous... D'Escongis l'a dit, et avec intention, nous avons deux heures. Le régiment va partir... On nous envoie aux avancées d'Ivry... On n'est pas sûr de nos troupes... Le commandant de place a fait demander, ce matin, à notre colonel si, le cas

échéant, il se chargerait de votre exécution, et le marquis de Montlauzier a répondu: je ne crois pas que mes cavaliers obéissent, si on leur commande de tirer sur le colonel Roquebrune... Est-ce clair?... En ce moment, nous sommes maîtres de la situation.. Mais, tout à l'heure, nous allons être relevés par la Légion Colonel général. Et alors, il sera trop tard.

ROQUEBRUNE.

Et c'est toi qui me gardes. C'est-à-dire que, si je me sauve, c'est toi qui seras responsable de mon évasion et que, dans la rage de ne plus me tenir, on pourra te fusiller à ma place.

HENRI.

Ne me marchandez pas le droit de me dévouer. Avez-vous fait tant de façons quand vous m'avez emporté, le soir de Leipsick...

ROQUEBRUNE.

Ah! mon ami, quelle différence! Je ne risquais que la mort, tu joues ton honneur! N'espère pas que j'accepte de te laisser salir ton uniforme, en manquant aux ordres qui te sont donnés. Tu me disais, tout à l'heure, que tes camarades en te confiant ma surveillance avaient voulu te laisser la facilité de me faire fuir... Tu ne les as pas compris. Ils ont pensé au contraire, que puisqu'il fallait que je fusse gardé, je ne le serais jamais mieux que par moi-même, et que te confier, à toi, la clef de ma prison, c'était d'avance être sûr que je ne laisserais pas même ouvrir la porte. Ils ont prévu que Roquebrune, qui a tant exécuté de consignes, qui en a tant donné, saurait te contraindre au respect de la tienne, et qu'ayant à choisir entre le salut

d'un vieux grognard sans espérance, tel que lui, et la perte d'un jeune homme plein d'avenir, tel que toi, son cœur ne lui permettrait pas d'hésiter.

HENRI.

Mais vous m'aimez, vous ne pouvez pas vouloir me causer un pareil désespoir en mourant.

ROQUEBRUNE.

Et toi, pourquoi veux-tu prolonger mon désespoir, en me forçant à vivre? Ma résolution est prise, tu le sais bien; cesse donc ce débat qui ne fait qu'ajouter à ma douleur. Tout est fini pour moi. Et la mort, c'est bien peu de chose, je te le prouverai tout à l'heure.

HENRI, il s'assied accablé.

Ainsi, je vais vous être inutile... Moi? Moi!... J'aurai ce déchirement de cœur de ne pouvoir rien pour vous...

ROQUEBRUNE.

Si. Tu peux beaucoup. Tu peux me donner une dernière satisfaction, la seule que je souhaite maintenant.

HENRI.

Dites.

ROQUEBRUNE.

Quand je ne serai plus, tu iras trouver Émilienne, tu lui raconteras mes derniers moments, tu lui expliqueras que, si je meurs, c'est du désespoir qu'elle m'a causé. Aimé d'elle, j'aurais défié une armée et j'aurais triomphé. Trahi, je me suis abandonné moi-même et j'ai succombé. Elle me juge mal. Elle n'a pas deviné les trésors d'affection dont ce cœur, un peu rude peut-être, était plein

pour elle. Montre-lui ce qu'elle a dédaigné, ne me laisse pas partir méconnu de celle qui, pour moi, a été tout au monde. Si elle ne m'a pas aimé, fais qu'elle me regrette, peut-être qu'elle me pleure, et tu auras largement acquitté ta dette envers moi.

HENRI.

Je le ferai.

ROQUEBRUNE.

Merci. Maintenant demande la permission de rester avec mon vieux La Chabraque et sois là, pour m'embrasser, au dernier moment.

HENRI, se levant.

Je vous le promets !

ROQUEBRUNE.

A présent, laisse-moi seul, j'ai des dispositions à prendre. Quand l'heure sera venue, je te ferai appeler.

HENRI.

Réfléchissez, vous avez encore le temps. Je suis là, dans cette salle... Si vous changez de résolution, frappez seulement contre la porte et tout sera dit.

ROQUEBRUNE.

Bien ! Bien ! Va.

Il le reconduit jusqu'à la porte de gauche. — Henri sort.

SCÈNE IV

ROQUEBRUNE, seul, puis MOIGNEVILLE.

Il va à la table, s'assied, prend du papier et une plume.

ROQUEBRUNE.

Brave garçon! Mon titre de comte, mon majorat, tout ce que l'Empereur m'a donné sera pour lui et pour Thérèse...

Il commence à écrire. — La porte de la salle s'ouvre. — Moigneville paraît. — Le portier-consigne lui montre Roquebrune. — Il lui fait un signe de tête. — Le portier-consigne disparaît et referme la porte. — Moigneville va à Roquebrune.

MOIGNEVILLE.

Colonel, vous faites votre testament? C'est trop tôt! Écoutez-moi d'abord.

ROQUEBRUNE, levant la tête.

Parbleu, monsieur, je pensais justement à vous tout à l'heure. Je me disais : Comment diable l'homme mystérieux, qui semble depuis quelques jours, mêlé à tous les événements de ma vie, ne va pas apparaître, au moment de la péripétie finale? Je vous calomniais, je vous en demande pardon. Jusqu'ici, vous avez été intéressant. Parlez, monsieur, je vous écoute.

MOIGNEVILLE, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Colonel, voulez-vous vivre?

ROQUEBRUNE.

Monsieur, il y a un quart d'heure, on me l'a déjà offert, et j'ai refusé.

MOIGNEVILLE.

Peut-être celui qui vous faisait cette proposition courait-il des risques?

ROQUEBRUNE.

C'est plaisir de causer avec vous, tant on est vite compris... Oui... Il y avait, pour autrui, des risques à courir...

MOIGNEVILLE.

Et les risques, vous les aimez bien pour vous, mais non pour les autres.

ROQUEBRUNE.

Vous venez de résumer mon caractère en quatre mots : En fait de danger, pas de partage... Je suis un égoïste...

MOIGNEVILLE.

Mais vous n'en êtes pas moins raisonnable?

ROQUEBRUNE.

Quelquefois. Très rarement, quand il n'y a pas moyen de faire autrement.

MOIGNEVILLE.

Je crois qu'aujourd'hui l'occasion serait bonne.

ROQUEBRUNE.

On en trouvera difficilement, non pas une meilleure, mais même une autre. Car dans un tour de cadran...

MOIGNEVILLE.

Voulez-vous que nous arrêtions l'aiguille?

ROQUEBRUNE.

Voyons vos procédés d'horlogerie.

MOIGNEVILLE.

Ce n'est pas en mon nom que je viens vous trouver. Ce sont de très grands personnages qui m'envoient...

ROQUEBRUNE.

Gens de cour ?

MOIGNEVILLE.

Appartenant à l'entourage le plus intime du Roi... Ils se sont émus à la pensée de voir un brave, tel que vous, mourir, quand il pourrait rendre encore tant de services...

ROQUEBRUNE, l'examinant.

Des services? A qui ?

MOIGNEVILLE.

A la bonne cause.

ROQUEBRUNE.

Laquelle ? Chacun en ce moment prétend que c'est la sienne ? Qui voulez-vous désigner ?

MOIGNEVILLE.

Ceux qui sont les maîtres légitimes de la France.

ROQUEBRUNE.

Ce sont les Bourbons que vous appelez ainsi?

MOIGNEVILLE.

Ce sont les Bourbons.

ROQUEBRUNE.

Ah! ah ! En d'autres termes, vous m'offrez ma grâce, à la condition que je trahirai l'Empereur à leur profit?

MOIGNEVILLE.

J'ai là votre ordre d'élargissement...

ROQUEBRUNE.

Faites voir !... (Il prend le papier.) Oui, signé Clarke, duc de Feltre...

MOIGNEVILLE.

Dans une heure, colonel, dans une heure, on vous emmènera... Réfléchissez... Le secret serait assuré. D'autres, qu'on ne soupçonne pas, ont déjà accepté et sont à nous.

ROQUEBRUNE, se levant et jetant le papier sur la table.

Oh! des coquins, je sais bien qu'il n'en manque jamais et, quant à des traîtres, depuis un an, on a pu en dresser la liste. Elle est longue! Mais je ne crois pas que vous y voyiez figurer mon nom.

MOIGNEVILLE, reprend l'ordre et se lève.

Colonel, avant six mois, les Bourbons seront de retour, et ceux qui les auront servis seront bien puissants... Un homme, tel que vous, pourrait ne pas mettre de limites à son ambition...

ROQUEBRUNE.

Monsieur, un homme, tel que moi, qui se conduirait comme vous me le proposez, serait à ce point taré que ceux qu'il aurait servis n'éprouveraient plus pour lui que mépris et dégoût. Mauvaise note pour parvenir. Hier, si quelqu'un avait osé me faire la proposition, que je viens de recevoir de vous, je crois que je serais entré dans une furieuse colère, et on aurait pu en recevoir des éclaboussures... Aujourd'hui, je suis plus calme, mes idées ont changé sur bien des choses, mais elles n'ont pas varié sur l'honneur. Retournez donc, monsieur,

auprès de ceux qui vous envoient et dites-leur qu'une cause est bien compromise quand, pour se soutenir, elle en est réduite à des moyens si bas... Ajoutez, en ce qui me concerne, que le colonel Roquebrune n'est point de la pâte dont on fait les espions et les traîtres. Il est à tuer, il n'est pas à vendre.

MOIGNEVILLE.

C'est bien, colonel. J'avais des instructions, j'ai dû les suivre. Mais, je savais, d'avance, que vous refuseriez. Je vais vous en donner la preuve. Mademoiselle de Réval a désiré vous voir, une dernière fois, et je l'ai amenée.

ROQUEBRUNE.

Thérèse?

MOIGNEVILLE.

Non. Émilienne.

ROQUEBRUNE.

Émilienne!... Ah! monsieur, vous êtes un ami bien dévoué, ou un ennemi bien cruel...

MOIGNEVILLE.

Voulez-vous que je la fasse venir?

ROQUEBRUNE, après une hésitation.

Oui.

MOIGNEVILLE, allant à la porte, à laquelle il frappe.

Adieu, colonel.

ROQUEBRUNE.

Adieu, monsieur.

MOIGNEVILLE.

Et pour toujours, cette fois.

Il sort.

SCÈNE V

ROQUEBRUNE, seul.

Émilienne! oh! Voilà la suprême douleur! Mais ce que j'avais chargé Henri de lui dire, je le lui dirai moi-même.

SCÈNE VI

ROQUEBRUNE, ÉMILIENNE.

Émilienne entre, puis s'arrête comme oppressée.

ROQUEBRUNE, la regardant sans faire un pas.

Émilienne, est-ce une pensée de piété qui vous amène? Venez-vous, par de douces paroles, me consoler et m'aider à mourir?

ÉMILIENNE, d'une voix sourde.

Je suis amenée par une pensée d'équité... Je ne veux pas qu'une autre porte, vis-à-vis de vous, une responsabilité qui n'est pas sienne... Et, au risque de ce qui peut en résulter, je viens m'expliquer franchement avec vous.

ROQUEBRUNE, avec douleur.

Est-ce donc pour m'apprendre que Thérèse est innocente, que vous vous présentez ici?

ÉMILIENNE.

Oui.

ROQUEBRUNE.

Je le savais. Hier, se croyant seule avec Henri,

Thérèse a dit toute la vérité. J'ai connu l'abnégation, l'héroïsme de sa conduite, j'ai entendu ses naïves intercessions, et si mon cœur a souffert de l'horrible blessure qui lui était faite, en même temps il s'est senti ranimé et pacifié par les tendres exhortations de cet ange, qui priait pour vous. Elle a souhaité que je vous pardonne. C'était, disait-elle, son seul désir. Qu'il soit donc fait comme elle a voulu. Dans cette dernière heure de ma vie, j'oublie le mal, j'oublie les fautes et, fraternellement, Émilienne, je vous tends la main. (Il lui tend la main, elle reste immobile.) Quoi? Vous ne la prenez pas?

ÉMILIENNE.

Non!

ROQUEBRUNE.

Lorsque j'efface de mon souvenir tant et de si sérieux griefs, vous conservez, vous, votre hostilité?

ÉMILIENNE.

Oui.

ROQUEBRUNE.

Le mal, que vous avez souffert par moi, est-il donc plus grand que celui que j'ai souffert par vous?

ÉMILIENNE.

Cent fois plus grand!

ROQUEBRUNE.

Émilienne, vous ne savez pas comme je vous aimais!

ÉMILIENNE.

Et vous, vous ne savez pas comme m'aimait celui que vous avez tué...

ROQUEBRUNE.

S'il vous avait aimé comme vous le dites, et

comme vous le croyez, il serait encore vivant. Il ne m'aurait pas fourni l'occasion de m'attaquer à lui. Oui, s'il vous avait aimée sincèrement, pieusement, cachant son amour au plus profond de lui-même, comme un trésor que nul ne devait soupçonner, comment aurais-je pu le découvrir?

ÉMILIENNE.

Vous l'avez cherché, épié, surpris...

ROQUEBRUNE.

Non, c'est lui qui s'est jeté au-devant de moi, qui a parlé, qui s'est vanté...

ÉMILIENNE.

Ah! vous le calomniez maintenant qu'il n'est plus là... C'est lâche!

ROQUEBRUNE, avec force.

Je le calomnie, moi? Dieu m'est témoin que je voulais me taire et épargner à la mémoire de cet homme, avec qui j'ai croisé le fer et qui, en somme, était brave, la honte de raconter comment j'avais connu son secret. Mais puisque refusant de désarmer, même devant ma mort, vous osez m'accuser, me blesser, il faut donc que je me défende. Et si, dans ce débat que je voulais écarter, mais que vous rendez nécessaire, sombrent vos dernières illusions, ne vous en prenez qu'à vous-même.

ÉMILIENNE.

Et qui sera garant que vous dites vrai?

ROQUEBRUNE.

Henri, qui était présent, qui a tout vu, tout entendu, et dont vous ne récuserez pas le témoignage. Mais vous n'aurez pas besoin d'en appeler à lui, et

l'indignité de celui que vous défendez si passionnément va s'imposer à vous sans recours possible.

ÉMILIENNE.

N'accusez pas, prouvez !

Elle s'assied près de la table.

ROQUEBRUNE.

Eh bien ! C'était, il y a quatre jours, à Versailles, dans cette auberge que vous veniez de quitter, et où j'arrivais. Le hasard d'un déjeuner d'officiers m'avait fait asseoir, moi inconnu, forcé de me cacher, avec les camarades d'Henri, auxquels s'était joint M. de Vérandias. Et promptement, la conversation s'étant animée, aux histoires de duels avaient succédé les histoires d'amour. Le brillant capitaine faisait tous les frais des anecdotes et, dans sa bouche, ce n'étaient que tueries d'officiers bonapartistes et séduction de beautés de l'ancienne cour... Pour ce raffiné, il n'y avait que des succès. Les hommes succombaient devant son adresse, les femmes cédaient à sa galanterie Et moi je frémissais de colère impuissante, pris entre la prudence, qui me commandait de rester impassible, et l'envie qui me tenaillait de couper la figure à cet insolent. Cependant il allait toujours et maintenant il racontait ses amours avec une jeune fille. Vous entendez : une jeune fille. Et les détails qu'il donnait, sur la maison, le jardin, la servante, étaient si précis qu'en un instant l'horrible certitude que c'était de vous qu'il parlait me prit au cœur... Je regardai Henri, il était aussi pâle que moi : même pensée, même soupçon. Les convives riaient et applaudissaient ce misérable qui continuait son récit. Et comme rien ne prouvait, ayant déjà nommé les

autres femmes, qu'il n'allait pas vous nommer vous-même, je me levai et, non plus pour me venger, mais pour vous défendre, je lui fis rentrer ses paroles dans la gorge!

ÉMILIENNE.

C'est faux! c'est faux! Il était trop loyal! Il n'a pas pu dire, il n'a pas pu faire cela!

ROQUEBRUNE.

Eh bien! cet homme si loyal jetait aux hasards d'un déjeuner de garnison les galantes péripéties de votre roman. Il disait quand il vous rencontrait, il annonçait que, le soir même, il devait vous revoir encore... Il se fût agi d'une beauté de hasard, ramassée au Palais-Royal, qu'il ne l'eût pas traitée avec plus de désinvolture.

ÉMILIENNE.

Non, vous mentez, c'est impossible! Il m'aimait : Il aurait fait de moi sa femme!

ROQUEBRUNE.

Sa femme? Alors, pourquoi ne vous respectait-il pas? Votre mari? Ce débauché, qui détaillait complaisamment sa conquête?... Qui la faisait figurer dans la liste de ses maîtresses? Que n'avez-vous pu l'entendre? C'est vous-même qui m'auriez lancé contre lui et qui m'auriez crié : frappe!

ÉMILIENNE, hors d'elle, se cachant la figure dans ses mains.

Oh! c'est horrible! C'est horrible!

ROQUEBRUNE, avec une émotion grandissante.

Auriez-vous donc hésité? Entre l'homme, qui avait fait de vous un jouet et qui vous avilissait si allègrement, et celui qui, le cœur brisé par votre

trahison, ne songeait, malgré tout, qu'à vous défendre et à vous venger, si aveuglée que vous soyez, hésiteriez-vous encore? L'un fut votre amant chéri, l'autre était votre ami sincère... Vous pleurez le coupable, vous maudissez l'innocent. Quand, au moment de mourir, et prêt à pardonner, il vous tend la main, vous le repoussez avec des paroles de haine! Est-ce juste, Émilienne, est-ce juste? Dites-le, à présent que vous en pouvez juger!

ÉMILIENNE, après un silence, lentement, se découvrant le visage.

Non! Ce n'est pas juste, c'est cruel et c'est coupable. Ah! cent fois plus que vous ne pouvez le supposer...

ROQUEBRUNE.

Qu'y a-t-il donc de plus?

ÉMILIENNE.

Il y a qu'affolée par le désespoir et la colère, j'ai voulu me venger de vous et que tout ce qui vous est arrivé de mal : les dangers que vous avez couru, la mort qui vous menace, c'est moi qui en suis cause, qui l'ai préparé, ordonné.

ROQUEBRUNE.

Vous? Et comment?

ÉMILIENNE.

Ce comte de Moigneville, que vous avez vu, et qui est si redoutable par ses influences secrètes, a été l'agent de ma rancune. C'est moi qui l'ai lancé contre vous, et votre arrestation, votre jugement, tout cela combiné par lui, l'a été par ma volonté...

ROQUEBRUNE, avec plus de pitié que de colère.

Malheureuse!... Mais quelle action avez-vous sur cet homme? Qui le met ainsi en votre dépendance?

ÉMILIENNE, avec dégoût.

Il m'aime!

ROQUEBRUNE.

Il vous aime! Et il me tue! Que lui avez-vous donc promis, pour qu'il se fasse votre exécuteur?...

ÉMILIENNE.

Ma main... ma vie! Dans la rage qui me transportait, j'aurais tout donné... J'étais folle!

ROQUEBRUNE.

Ainsi, pour venger l'un, vous vous promettiez à l'autre, et tout cela contre moi!

ÉMILIENNE.

Je ne savais pas ce que je faisais!

ROQUEBRUNE.

Si, vous le saviez. Vous vouliez me réduire à la plus dure extrémité du malheur! Eh bien! vous avez réussi! Après m'avoir forcé à maudire la vie, tant vous me la rendiez affreuse, vous avez voulu m'empêcher de trouver dans la mort un repos et une délivrance. Vous êtes venue troubler mes derniers instants, insulter à mon agonie... Et moi, tout à l'heure, calme et résigné, à présent je suis révolté et furieux! Voilà votre œuvre! Triomphez-en! Elle en vaut la peine!

Il va tomber, accablé, sur le lit de camp, la tête dans ses mains.

ÉMILIENNE.

Mais le mal que j'ai fait, peut-être est-il encore temps de le réparer.

ROQUEBRUNE.

Détrompez-vous. Vous avez eu la puissance de me perdre... Mais vous n'aurez pas celle de me sauver. D'ailleurs, je n'y consentirais pas. Vous avez fait de moi le plus malheureux des êtres. Sur la terre, je n'aurais plus qu'à souffrir. Tout est fini, laissez-moi, partez! adieu.

ÉMILIENNE.

Oh! non; que deviendrais-je moi-même, avec un pareil remords?

ROQUEBRUNE.

Vous souffrirez, vous pleurerez, vous prierez.

ÉMILIENNE.

Et toujours, devant les yeux, j'aurai la vision atroce de votre mort? Non! Non! Ayez pitié de moi... (A genoux près de lui.) pardonnez-moi... Vous le vouliez tout à l'heure.

ROQUEBRUNE, la repoussant.

A présent, sachant ce que je sais? Jamais!

ÉMILIENNE, comme égarée, se relevant.

Jamais! Alors vous avez raison, mon crime est irréparable... Rien ne pourra faire que cette infamie ne s'accomplisse... Vous me refusez le droit d'essayer de vous sauver la vie. (Avec une reprise d'énergie.) Mais les autres? Les autres, qui sont perdus avec vous, ne peut-on essayer de les arracher à la mort?

ROQUEBRUNE.

Les autres! Quels autres?

ÉMILIENNE.

Vos amis, vos compagnons d'armes, ceux que

vous avez convoqués, rassemblés, ceux qui n'attendent qu'un signal, donné par vous, pour marcher.

ROQUEBRUNE, la pressant.

Un signal! Eh bien?

ÉMILIENNE.

Attendez, que je me souvienne... Un bouquet blanc, oui... un bouquet... C'est bien cela...

ROQUEBRUNE.

Qui a surpris ce secret?

ÉMILIENNE.

Moigneville.

ROQUEBRUNE.

Et il s'en est servi?

ÉMILIENNE.

Oui, il me l'a dit ce matin... Et le lieu de rassemblement et le nom de l'homme chez qui on doit se retrouver.

ROQUEBRUNE, avec désespoir.

De sorte que ces braves, confiants en ma parole, croyant se rendre à mon appel, vont se jeter dans un piége, et qu'à l'heure où je tomberai sous les balles, eux-mêmes...

ÉMILIENNE.

Massacrés, oui!

ROQUEBRUNE.

Et ils ne me verront pas à leur tête, et ils pourront croire que je les ai abandonnés... qui sait?... livrés peut-être!

ÉMILIENNE.

Oui, oui.

ROQUEBRUNE.

Et leur dernier cri sera poussé pour m'insulter et me maudire! Cela, c'est trop! Je ne le veux pas! Oh! si je pouvais m'échapper, courir là où est le danger... quitte à revenir ici, après, me faire fusiller... (Frappé par une idée.) Ah! cette porte!... Henri disait qu'il me suffirait d'y frapper... Les soldats étaient à lui... Au risque de ce qui peut arriver, il le faut.

Il va pour heurter du poing à la porte. — On entend les trompettes qui sonnent la marche du régiment. — Il s'arrête.

ÉMILIENNE.

Qu'est-ce que cela?

ROQUEBRUNE.

Le départ! Le temps s'est écoulé... Le régiment s'en va... Il est trop tard...

Il revient en scène sombre et s'assied accablé.

ÉMILIENNE.

Ne pouvez-vous pas essayer de fuir autrement?... Un homme tel que vous, vigoureux, résolu, ne passerait-il pas de vive force?

ROQUEBRUNE, relevant la tête.

Et comment?

ÉMILIENNE.

M. de Rimbert, dites-vous, se chargeait d'ouvrir cette porte? Au delà qu'y a-t-il?

ROQUEBRUNE.

La cour, le piquet de garde, la grille, un factionnaire.

ÉMILIENNE.

Bien. La grille est ouverte... le piquet enfermé,

couché, ou jouant, dans le corps de garde, je l'ai remarqué en arrivant.

ROQUEBRUNE.

Mais pour gagner la cour, il faut, maintenant, traverser ce couloir. Il y a le portier-consigne... et puis?

ÉMILIENNE.

Deux factionnaires.

ROQUEBRUNE.

A quelle distance l'un de l'autre?

ÉMILIENNE.

A vingt pas...

ROQUEBRUNE.

Le temps de renverser le premier, avant qu'il ait donné l'alarme, et d'arriver sur le second... Tout est là... Parvenir jusqu'à la cour, sans avoir une balle dans le corps... Une fois là... que j'aie du champ pour charger, et le piquet pourra tirer, je serai sur lui avant que les soldats n'ajustent... Ils me manqueront... Et puis, s'ils ne me manquent pas... Eh bien! j'aurai fait tout ce qui dépendait de moi et je tomberai sans regret! Maintenant, il faut sortir. Voyons ce qu'ils font par là et combien ils sont...

Il monte sur un escabeau et par l'imposte grillée regarde dans la salle du rapport.

ÉMILIENNE.

Eh bien?

ROQUEBRUNE.

C'est la Légion Colonel-général qui a pris la garde... Ils sont une dizaine d'officiers réunis... Ils n'auront pas le temps d'intervenir. (Il descend et va

à Émilienne.) Écoutez-moi. Vous m'avez dit tout à l'heure que vous étiez prête à tout pour me prouver votre repentir?

ÉMILIENNE.

Oui.

ROQUEBRUNE.

Même à vous compromettre, pour moi, dans une tentative violente et désespérée?

ÉMILIENNE.

Que faut-il que je fasse?

ROQUEBRUNE.

Vous allez frapper à la porte, le portier-consigne ouvrira. Une fois dans le couloir, vous vous jetterez sur cet homme, pour qu'il ne puisse pas refermer la porte... Attachez-vous à lui... Une seconde d'énergie vous suffira : que j'aie le temps de sortir d'ici, c'est tout ce que je réclame de vous... Une fois dehors, le reste me regarde... Êtes-vous résolue à faire ce que je demande?

ÉMILIENNE.

Oui.

ROQUEBRUNE.

C'est bien.

Il va vers la porte.

ÉMILIENNE, suppliante.

Roquebrune... Nous pouvons ne plus nous revoir...

ROQUEBRUNE, grave.

Ce que vous allez faire là, en risquant peut-être votre vie, pour tant de braves gens, rachète bien

des fautes, Émilienne. Je ne suis pas libre d'oublier, hélas! mais je suis maître de pardonner. Et, de tout mon cœur, je vous pardonne. (Elle tombe à genoux devant lui en pleurant. — Il la relève.) Allons...

ÉMILIENNE.

Je suis prête. (Elle frappe à la porte. — Roquebrune se dissimule dans le coin afin d'être caché par le battant.) Ouvrez, je veux partir.

La porte s'ouvre. — Elle sort. — Roquebrune s'élance au dehors. Tumulte, bruit de lutte.

LA VOIX DU PORTIER-CONSIGNE.

Alerte! Le prisonnier se sauve... A vous, sentinelle, à vous!...

Un coup de feu.

ÉMILIENNE, rentrant, épouvantée.

Ah! (Second coup de feu. — Murmures au loin. — Décharge de plusieurs coups. — On entend battre la générale. — Émilienne tombant sur la chaise, accablée.) Mon Dieu! ayez pitié de nous!

SCÈNE VII

ÉMILIENNE, MOIGNEVILLE, puis HENRI.

MOIGNEVILLE, arrivant, très ému.

Émilienne! C'est vous qui l'avez aidé à fuir?

ÉMILIENNE.

A-t-il donc pu s'échapper?

HENRI, allant à la fenêtre, et regardant dans la cour.

Oui, mais blessé...

MOIGNEVILLE.

Blessé! Où va-t-il?

ÉMILIENNE, avec triomphe.

Rejoindre ses amis...

MOIGNEVILLE, la saisissant et l'amenant en scène.

Vous lui avez donc dit?...

ÉMILIENNE.

Tout !

MOIGNEVILLE.

Malheureuse! Oh! maintenant, à tout prix, il faut que je le retrouve!

Il sort en courant. Henri descend près d'Émilienne.

Rideau.

SIXIÈME TABLEAU

A la Barrière de Bercy.

Le chantier de bois du grand I. vert. Large porte charretière au fond donnant sur le faubourg avec vue de maisons en perspective. — A droite au deuxième plan, l'entrée d'un pavillon sur lequel il est écrit : Bureau. Larges piles de bois en voûtes, à droite et à gauche. Un tonneau et des sacs de charbon au fond à gauche. Au fond à droite, petite porte percée dans le mur.

SCÈNE PREMIÈRE

OFFICIERS, groupés avec des soldats et des hommes du peuple. — Sur un tonneau, un broc et des verres. UN SERGENT, UN HOMME DU PEUPLE.

UN SERGENT, entendant frapper à la petite porte.

Qui va là?

L'HOMME, au dehors.

Ami.

UN OFFICIER.

Le mot d'ordre?

L'HOMME.

Le petit tondu.

UN OFFICIER, au sergent.

Ouvrez : c'est un des nôtres.

Le sergent ouvre la porte. — L'homme, vient au groupe, prend un verre et le vide.

L'HOMME.

Mâtin! La soirée n'est pas chaude!

UN OFFICIER.

Tu es allé en reconnaissance?

L'HOMME.

Oui, mon capitaine, mais pas loin... Au détour de la rue de Bercy, je me suis heurté à une ligne d'infanterie, qui barre tous les abords. J'ai essayé de passer par le clos Rambouillet, fermé de même.

UN OFFICIER.

Et le colonel Roquebrune qui n'arrive pas!...

L'HOMME.

Où sont les chefs?

UN OFFICIER.

Dans le pavillon. Ils droguent comme nous.

L'HOMME.

Chacun en prend selon son grade.

UN GARDE NATIONAL, entrant par la gauche.

Eh bien, les enfants... Ça n'a pas l'air de marcher, nos affaires!... Du côté de la barrière, voilà la cavalerie qui se masse. Qu'est-ce qu'on attend?

UN OFFICIER.

Des ordres...

UN GARDE NATIONAL.

Ah ! si c'est pour nous faire attraper des rhumatismes, ou nous faire ramasser par la Maison du Roi qu'on nous a réunis ici... il aurait mieux valu rester chez nous, au chaud, avec nos épouses.

UN OFFICIER.

Voilà ces gardes nationaux ! Toujours à geindre.

L'HOMME DU PEUPLE.

Si tu n'es pas content, va te coucher !

UN GARDE NATIONAL.

Si je savais par où on y va, ça ne serait pas long. Mais toutes les issues sont fermées.

UN AUTRE OFFICIER.

C'est vrai ! Il serait bon de prévenir les camarades.

UN OFFICIER.

Car enfin, il faut faire quelque chose...

UN AUTRE OFFICIER.

Avertissons les chefs...

Il va ouvrir la porte du pavillon et entre.

LE GARDE NATIONAL.

Oui, va-t'en voir ! Tous ces gens-là trahissent !

L'HOMME.

A partir du grade de commandant, on devrait les fusiller tous.

LE SERGENT.

Et faire commander les divisions par des capitaines.

L'HOMME.

Comme en 93 !

LE GARDE NATIONAL.

Ceux-là n'ont pas d'argent, pas de grade. Ils n'ont que leur peau. Ils ne la ménageraient pas, pour parvenir. Mais tous ceux qui se chauffent, dans le pavillon, pendant que nous battons la semelle en plein air, c'est toujours la même histoire... Ils seront au plus offrant!

L'HOMME.

Et c'est la France qui paiera la note!

LE SERGENT.

Il n'y a que l'Empereur, qui soit un vrai et un bon!

L'HOMME.

Mais où est-il? Qu'il se montre! Et tonnerre! Balayons les Jésuites et toute leur boutique à monarchie.

LE SERGENT.

Il va venir... Un de nos émissaires est rentré, il y a une heure, en disant que les lanciers polonais sont en bataille devant le pont de Charenton.

LE GARDE NATIONAL.

Eh! bien, allons-y!

LE SERGENT.

Attendons les ordres.

UN OFFICIER.

Voici les chefs!

SCÈNE II

LES MÊMES, DES OFFICIERS de toutes armes et de tous grades sortent du pavillon. De chaque côté, des hommes en blouse, armés, et des gardes nationaux entrent et se groupent au fond de la scène.

EXELMANS.

Mes amis, le moment est venu d'agir... Celui qui devait nous conduire, ayant reçu les instructions de l'empereur, n'a pas encore paru.

L'HOMME.

Il trahit!

EXELMANS.

Ceux qui parlent de trahison ne connaissent pas Roquebrune...

VOIX.

Pourquoi n'est-il pas ici?... Nous y sommes bien, nous.

L'HOMME.

Et nous risquons d'être pris comme dans un sac... Qui a livré le secret de notre réunion?

LE GARDE NATIONAL.

Comment a-t-on su où nous nous rassemblerions, si nous n'avons pas été vendus?...

SCÈNE III

LES MÊMES, ÉMILIENNE.

Elle entre par la droite.

ÉMILIENNE.

Vous avez été vendus, braves gens, mais pas par

celui que vous accusez... La police a surpris vos projets, mais Roquebrune est innocent.

EXELMANS.

Où est-il ?

ÉMILIENNE.

Il y a une heure, il était prisonnier... Et maintenant peut-être est-il mort.

TOUS.

Mort !

ÉMILIENNE.

Oui. Poursuivi, traqué, blessé, a-t-il échappé à la fureur de ses ennemis, des vôtres? Il courait vous retrouver, mais comment aurait-il pu forcer les postes qui vous cernent?... Moi seule, j'ai pu venir jusqu'à vous, pour justifier votre chef.

EXELMANS.

Vengeons-le !

TOUS.

Oui ! Vengeons-le !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROQUEBRUNE, LA CHABRAQUE.

ROQUEBRUNE, il entre par la droite.

Un instant ! Je me vengerai bien moi-même !

TOUS.

Roquebrune !

EXELMANS.

Blessé ?

ROQUEBRUNE.

Oui, mais encore debout et prêt à se défendre ou à mourir avec vous...

LA CHABRAQUE.

Mourir? Allons donc! Est-ce qu'on tue comme ça le colonel Roquebrune?

ROQUEBRUNE.

Ah! sans toi, mon vieux La Chabraque, je crois bien que c'était fait. Si tu ne m'avais pas relevé, emporté, ces gens-là arrivaient sur moi, et ce que les balles avaient commencé, les baïonnettes l'auraient fini... Mais j'ai trouvé des amis dévoués à mon salut.

ÉMILIENNE.

Et à votre honneur!

ROQUEBRUNE.

Merci, Émilienne!... Mais Henri n'était-il pas avec vous?

ÉMILIENNE.

Il n'a pu me suivre jusqu'ici... Comme nous arrivions aux cantonnements des troupes, le général Gérard l'a reconnu et empêché d'aller plus loin.

ROQUEBRUNE.

Pourquoi?

ÉMILIENNE.

Parce que M. de Rimbert avait prétexté un ordre verbal, à porter au maréchal Macdonald qui commande en chef... Mais celui-ci était déjà parti pour Saint-Denis, afin d'éloigner ses régiments des avant-postes de l'armée impériale.

ROQUEBRUNE.

Vous entendez, mes amis... Partout les royalistes

cèdent devant nos troupes... Ils refusent même le contact, sachant bien que, de part et d'autre, les soldats fraterniseraient. L'heure est décisive... Émilienne, vous ne pouvez rester ici...

EXELMANS.

Entrez dans ce pavillon, vous y serez en sûreté.

ROQUEBRUNE.

La Chabraque veille sur mademoiselle de Réval.

LA CHABRAQUE.

Soyez tranquille, mon colonel.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins LA CHABRAQUE et ÉMILIENNE.

EXELMANS.

Maintenant, nous sommes entourés. Allons-nous rester ici, quand nous pouvons sortir de vive force? Ouvrons-nous un passage! Marchons!

TOUS.

Marchons!

Les épées sortent des fourreaux.

ROQUEBRUNE.

Et pour cela, nous, Français, combattons et frappons des Français! Non!... Que pas une goutte de sang fraternel ne coule par notre faute... Si on vient nous attaquer, crions : Vive l'armée!... Et ouvrons les bras à nos vieux compagnons de

guerre. Ils nous reconnaîtront et les armes leur tomberont des mains... L'épée au fourreau !

Toutes les armes rentrent au fourreau.

EXELMANS.

Écoutez... C'est le pas cadencé d'une troupe en marche... Nous allons être attaqués.

ROQUEBRUNE.

Eh ! bien, voyons venir l'attaque !

EXELMANS.

Rangez-vous !

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOIGNEVILLE, SOLDATS.

Coups frappés à la porte du fond.

MOIGNEVILLE, du dehors.

Au nom du Roi... ouvrez !

L'HOMME monté sur le tonneau, regardant par dessus le mur.

Ils ont apporté une poutre et s'apprêtent à enfoncer la porte.

ROQUEBRUNE.

Épargnons-leur cette peine !..... Ouvrez tout grand !... Le moment est venu de se regarder dans le blanc des yeux !...

La large porte du fond est ouverte. Par l'espace

libre, on voit la troupe, l'arme au bras, en bataille. Moigneville et le colonel sur le front. Une troupe descend par la gauche et vient sur trois rangs se ranger, face aux officiers et à Roquebrune.

SCÈNE VII

LES MÊMES, SOLDATS, LE COLONEL, MOIGNEVILLE.

MOIGNEVILLE, descendant sur le front de la troupe.

Au nom du roi, bas les armes et rendez-vous...

ROQUEBRUNE.

Nos armes, venez les prendre, si vous l'osez! Soldats, elles ne sont jamais tournées que contre les ennemis de la France. Elles ne se lèveront pas contre vous. Nous sommes vos frères, vos camarades.

MOIGNEVILLE, remontant au fond.

Des rebelles!... Tambours, roulez... (Roulement de tambours.) Colonel, faites votre devoir.

LE COLONEL.

Soldats! apprêtez armes!...

ROQUEBRUNE.

Eh! bien, cocarde contre cocarde!... Amis, si nous mourons, que ce soit sous les couleurs qui nous ont conduits, pendant vingt ans, à la victoire... (La Chabraque paraît portant le drapeau tricolore. Roquebrune le saisit.) Maintenant, tirez, soldats, ce

sera sur le drapeau d'Austerlitz et de Champaubert !

LE COLONEL.

Joue !... Feu !

Le colonel baisse son épée. Les soldats jettent leur fusil, refusant de tirer.

MOIGNEVILLE.

Lâches ! Il faut qu'on vous donne l'exemple !

Il prend un pistolet et va pour tirer sur Roquebrune.

LA CHABRAQUE, armé d'un fusil, tirant.

Tiens ! canaille !

MOIGNEVILLE.

Ah !

Il tombe.

ROQUEBRUNE.

Meurent ainsi tous les traîtres ! Soldats, vous n'avez plus ici que des frères !... En ce moment les destins de la France sont fixés... (Sonneries lointaines.) Écoutez ! ce sont les trompettes de la garde ! (On entend la musique militaire et les trompettes se rapprochent, puis des cris et des acclamations. Des gens passent au fond en courant.) Amis, l'empereur vient ! l'empereur est là !

LES OFFICIERS.

Vive l'empereur !

LES SOLDATS.

Vive l'empereur !

ROQUEBRUNE.

Regardez !

Au fond, passent des dragons au grand trot, puis la ca-

lèche découverte de l'empereur qui s'arrête, et on aperçoit la figure pâle et grave de Napoléon. Il descend. Les officiers et les soldats, avec des cris furieux et en désordre, se précipitent vers Napoléon, lui baisant les mains. Roquebrune monte au fond et Napoléon le serre dans ses bras.

Rideau.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.